

Entretiens philosophiques et politiques

Jacques-Henri Meister

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Entretien sur l'inconvénient de nos systèmes de perfectibilité

A. Vous ne pensez donc pas absolument comme Jean-Jacques, que tout homme qui réfléchit est un être dépravé ?

B. Il fallait être aussi fou que Jean-Jacques pour le penser, avoir autant de génie et d'éloquence que lui pour oser le dire.

A. Cependant vous ne craignez pas, à son exemple, d'attribuer au progrès des sciences et des arts une grande partie des malheurs dont gémit notre siècle.

B. Non pas au progrès même des sciences et des arts, dont le charme embellit l'existence la plus heureuse et nous fait supporter celle qui l'est le moins.

A. Mais aux brillans abus de notre philosophie moderne, à l'heureuse audace de ses principes, au faste éblouissant de ses théories nouvelles ?

B. Vous auriez un grand plaisir à me prouver que le raisonnement le plus simple n'est qu'une vaine déclamation.

A. Et ce raisonnement si simple !...

B. Est que le même principe d'activité qui développe les facultés les plus intéressantes et les plus utiles, ne manque jamais de développer aussi les plus frivoles et les plus nuisibles. Ainsi, sans vouloir faire le procès aux sciences et aux arts, il est impossible

de ne pas reconnaître que les siècles les plus éclairés doivent être aussi les plus corrompus. Ne l'ont-ils pas toujours été ?

A. Pour devenir meilleur, il faut donc retourner à l'état de barbarie ?

B. Ce passage est plus facile et plus rapide qu'on ne pense, lorsque les lumières et la corruption des mœurs ont atteint leur dernier période. Mais il ne s'agit pas encore de ce qui reste à faire ; voyons plutôt ce qui est, ce qui doit arriver nécessairement, suivant le cours irrésistible de la nature et des destinées.

A. Suivant ce cours irrésistible, peut-il exister un bien, une perfection qui ne doive être le principe d'un plus grand bien, d'une plus grande perfection ?

B. Oui, mais par la même raison, il n'est point de mal, point de vice qui ne doive être aussi, ce me semble, le principe d'un plus grand mal, d'un plus grand vice. Souvenons-nous que ce n'est qu'en multipliant nos besoins, nos intérêts, nos passions, en les excitant, en les irritant avec plus ou moins d'art et de violence, qu'on nous a fait sortir tous de notre paresse naturelle.

A. À votre avis il n'y aurait donc aucun développement important de nos forces physiques ou morales qui ne fût plus ou moins funeste ?

B. Plus ou moins dangereux. Oui.

A. Les tenir dans un état d'inertie serait donc le parti le plus sage ?

B. S'il était possible, ce serait au moins le plus sûr.

A. Ainsi, vous convenez pourtant vous-même que ce parti si sage est tout-à-fait impraticable ?

B. J'en ai peur. Le sort du genre humain est comme celui des individus, de végéter, de croître, de se perfectionner, de se corrompre et de périr ; de commencer et de finir, de finir et de recommencer.

A. Si c'est là l'inévitable destinée des hommes et de l'humanité, quel autre parti que celui de s'y soumettre ?

B. Se soumettre à la destinée est le seul art que l'on acquière sans avoir besoin de l'apprendre. Le vouloir avec résignation est tout ce que le philosophe peut se flatter de savoir un peu mieux que l'ignorant ou le sauvage.

A. Vous ne croyez guère, ce me semble, à la perfectibilité de l'espèce humaine ?

B. J'y crois beaucoup, comme à celle des individus, depuis la première enfance jusqu'à la maturité. Mais après cette époque jusqu'à la mort, j'apperçois malheureusement un progrès trop sensible qui ne ressemble point du tout à celui de la perfection.

A. Ce que vous dites peut bien être vrai pour les individus. Mais les nations, les siècles, le genre humain !

B. Les nations, les siècles, le genre humain ne sont composés que d'individus, et dans leur existence collective, le cours de leurs destinées me paraît avoir eu toujours le rapport le plus frappant avec celui des destinées de chaque individu.

A. Jusqu'ici, peut-être. Mais tout cela doit changer quand on aura réalisé les grandes vues de M. de Condorcet ; quand le prin-

cipe sublime de l'égalité aura nivelé les peuples comme les citoyens de la même république ; quand il les aura tous élevés à la même énergie, à la même hauteur ; quand toutes les nations de la terre n'en formeront plus qu'une…

B. Oui, quand nous serons arrivés au règne de mille ans.

A. Vous osez mettre en parallèle les conceptions de nos sages avec des rêves de théologie !..

B. Hélas ! Je voudrais bien que les prêtres et les philosophes n'eussent jamais eu d'autre rapport ensemble que celui de rêver.

A. Je vous entends. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pourquoi vous refuser à l'idée sublime de cet état de perfection vers lequel tout dans la nature doit tendre évidemment ?

B. Je crois à cette belle idée en métaphysique, en théologie ; mais je n'y puis croire de la même manière en morale, en politique ; sous ces deux derniers rapports, je pense même qu'elle peut nous engager dans de fausses mesures, et nous livrer à des erreurs fort dangereuses.

A. Voilà des subtilités dont je serais curieux d'entendre l'explication.

B. En morale, en politique, on ne dépasse jamais sans péril les limites de notre horizon réel, celles du monde visible ou d'une expérience dûment acquise.

A. Eh ! bien ?

B. Eh ! bien, en vous renfermant dans cet horizon, vous y verrez, comme moi, de grands obstacles aux progrès d'un perfectionnement illimité. C'est d'abord le cercle resserré de la vie ef-

fective des individus et des nations qui, soit qu'on les voie périr d'une mort violente ou d'une mort naturelle, ne poussent jamais leur carrière assez loin pour s'élever au-dessus d'un certain degré de supériorité, passé lequel on les voit toujours tomber ou déchoir.

A. Avant d'aller plus loin, pourquoi ne découvrirait-on pas avec la perspicacité dont notre siècle a déjà donné tant de preuves, l'heureux moyen de prolonger cette vie effective des individus et des nations ?

B. Les anciens pourraient bien en avoir découvert quelque chose, sans qu'ils s'en soient vantés peut-être ; du moins créèrent-ils un grand nombre d'institutions qui paraissent n'avoir eu d'autre objet que de donner à notre existence sociale toute la durée, toute la stabilité dont elle est susceptible.

A. Et pourquoi ne ferions-nous pas revivre de pareilles institutions ?

B. Elles ne sont guère dans l'esprit de vos législateurs modernes, dont les théories ne tendent au contraire qu'à la plus excessive mobilité.

A. Mais c'est justement cette excessive mobilité qui doit animer la vie du corps politique.

B. Et l'abréger, en l'usant plus vîte. Il semble que tous nos politiques du jour aient adopté la maxime de ce pauvre prince de Lambale : faisons la vie courte et bonne.

A. Comment faisaient donc vos anciens ?

B. Ils croyaient devoir chercher le repos dans l'activité, l'intérêt dans le calme. En donnant aux ressorts de la machine politique toute l'action dont elle pouvait avoir besoin, ils songeaient également aux moyens de la modérer, de l'enrayer à propos. Grâce à cet utile artifice, la nation chinoise, quoique subjuguée plus d'une fois, ne subsiste-t-elle pas encore à-peu-près aujourd'hui comme il y a au moins deux mille ans ?

A. Mais votre nation chinoise est comme une momie politique. Ses législateurs l'ont enduite de vieux préjugés, de pratiques minutieuses, comme Maupertuis conseillait dans ses rêveries d'enduire les hommes de poix-résine pour les empêcher de transpirer et de dépérir.

B. À la bonne heure ; la comparaison est assez plaisante, peut-être même assez juste. Cependant je ne sais si la recette de Maupertuis fut jamais éprouvée avec succès ; tandis qu'une longue expérience a justifié très-passablement l'efficacité des méthodes chinoises.

A. Vous trouveriez-vous fort heureux de vivre sous leur influence ?

B. Je crois que non. Mais je ne puis m'empêcher d'en admirer au moins le pouvoir et la durée.

A. Et vous en concluez ?

B. Une seule vérité de fait : c'est qu'on ne peut faire vivre les nations comme les individus au-delà du terme ordinaire prescrit par la nature, qu'en les empêchant de vivre, c'est-à-dire, d'user trop vîte le principe de vie qui leur est accordé.

A. Mais en tâchant d'entretenir sans cesse ce principe de vie, comme le feu sacré des vestales ?

B. On fait à merveille.

A. En le ranimant au flambeau du génie ?..

B. Encore mieux.

A. En l'exaltant par tous les genres d'enthousiasme ?

B. Ah ! l'on risque de l'user et de l'éteindre.

A. Vous croyez toujours qu'il est impossible de perfectionner la nature, d'aller au-delà des limites étroites que n'osa franchir la sagesse timide de nos pères.

B. Je crois qu'il faut travailler sans relâche à perfectionner la nature ; mais qu'il ne faut jamais se flatter follement de pouvoir la vaincre, au risque de la détruire. Je ne décide pas que nous ne puissions aller plus loin que nos pères, que nos neveux ne puissent aller encore plus loin que nous ; mais toujours sur la même route, c'est-à-dire, sur celle où l'on apperçoit la possibilité, la probabilité d'un progrès réel.

A. Et cette route ?

B. Est tout simplement celle de l'observation et de l'expérience. Et l'une des premières vérités que nous rencontrons sur cette route, c'est que le plus ou moins d'étendue, le plus ou moins d'énergie de nos idées ne saurait nous soustraire long-temps à l'empire de nos besoins physiques, l'inévitable loi des destinées ; qu'ainsi nos plus merveilleuses découvertes, nos plus étonnantes théories ne sont que de brillantes illusions, tant qu'elles n'ont pas été sanctionnées par cet deux grandes puissances.

A. Et qui voudrait soutenir le contraire ?

B. Quiconque s'obstinerait à ne pas voir, par exemple, que le peu d'espace que nous avons à parcourir dans ce monde visible, et la dépendance continuelle où nous y sommes nécessairement de l'imperfection de nos sens, de leurs besoins, des peines et des travaux que ces besoins nous imposent, sont de grands obstacles aux progrès d'un perfectionnement illimité.

A. Mais encore faut-il toujours aller contre ces obstacles.

B. Contre ceux que l'on peut espérer raisonnablement de surmonter. S'attaquer aux autres n'est que folie, et de toutes les folies souvent la plus pernicieuse.

A. Puisque la nature et la nécessité sont toujours là pour contrarier, à votre avis, les grandes vues de nos philosophes, que risque-t-on du moins à les suivre autant que nos forces nous le permettent ?

B. Beaucoup. S'il existait dans le monde moral et dans l'ordre politique autant et plus de mauvais germes que de bons, autant et plus d'idées extravagantes et fausses que d'idées justes et raisonnables, autant et plus de passions viles et nuisibles que de passions utiles et généreuses, le principe qui développerait à-la-fois toutes ces forces, qui loin d'en réprimer, d'en modérer l'activité la porterait au dernier excès, serait-il un principe bienfaisant ?

A. Mais pourquoi prétendre aussi que ce principe développerait indistinctement toutes ces forces à-la-fois ?

B. Parce que je ne vois pas qu'il agisse ni même qu'il puisse agir autrement. Ce feu de Promethée ne se porte guère sur un

point sans embrâser bientôt tout le reste ; il brûle même la paille avant d'échauffer le fer. Et votre système d'égalité paraît encore de tous le moins propre à en circonscrire l'action, à la diriger avec prudence, avec économie.

A. Vous supposez toujours plus de mal que de bien. L'homme est-il donc un être méchant ?

B. Non, mais qui le devient fort aisément. Remarquez encore, je vous prie, qu'un excès d'activité fait naître le mal où il n'existait pas, rend dangereux ce qui ne l'eût jamais été d'ailleurs. Sans ce charme funeste, les esprits faibles ou médiocres qu'on eût laissé végéter dans leur faiblesse et dans leur médiocrité, n'eussent jamais conçu toutes les idées fausses et extravagantes qui les tourmentent et les égarent. Sans ce charme funeste, mille et mille passions humbles n'eussent jamais été portées a la même violence ; il eût été bien plus facile au moins d'en arrêter ou d'en prévenir les éclats. Que d'hommes d'ailleurs qui ne sont devenus le fléau de leurs semblables que parce que le principe trop actif de nos sociétés développa très-malheureusement en eux des idées et des forces dont ils ne purent trouver l'emploi dans leur sphère habituelle ! Que de passions criminelles seraient restées ensevelies dans une heureuse impuissance, si ce même principe ne leur eût fourni trop d'occasions et trop de moyens de se satisfaire ! C'est le grand vice, le vice destructeur de nos institutions modernes, d'avoir développe mal-à-propos beaucoup plus de forces, d'interêts, de demi-talens, peut-être même de talens réels, qu'il n'était à desirer pour le besoin et pour le bonheur public comme pour le besoin et le bonheur particulier : de-là tout ce mouvement sans bue et sans progrès ; de-là toute cette inquiétude qui ne tend qu'au trouble, au désordre, au cahos.

A. Criez encore plus fort qu'il serait bien temps d'enrayer le char sur lequel la philosophie vient d'emporter les destinées de l'Europe. Elle poursuit glorieusement sa carrière, et n'écoute plus ces vaines clameurs.

Entretien sur l'abus et les dangers de la science

A. Si vous aviez été dans ce beau jardin où furent placés d'abord nos premiers parens, vous n'auriez pas été tenté de manger du fruit défendu.

B. Ou si je l'avais été, comme eux, je n'aurais pas tardé sans doute à m'en repentir.

A. La condition de l'homme est bien digne de pitié, si ce n'est qu'à son ignorance qu'il doit le peu de bonheur dont il est susceptible.

B. Vous saisissez mal, je crois, le véritable sens d'un des plus ingénieux apologues de toute l'antiquité. Pour ne point prétendre à la science, il est une foule de choses qu'on est très-heureux de ne pas ignorer, et qu'on sait peut-être mieux, d'une manière plus propre à notre usage, lorsqu'on n'a ni l'orgueil ni l'ambition d'en posséder la science.

A. Vous prétendez donc que les hommes ignorent tout ce qu'ils veulent savoir, et ne savent bien que ce qu'ils consentent d'ignorer.

B. À-peu-près. Avant d'avoir mangé du fruit de l'arbre de science, Adam ne savait-il pas tout ce qu'il lui importait de savoir pour vivre heureux ? ne cultivait-il pas son jardin ? n'en distinguait-il pas toutes les productions ? À la justesse, à la convenance des noms qu'il sut donner à tous les animaux qui peuplaient son beau parc, ne devait-il pas savoir presque autant d'histoire naturelle qu'Aristote et Buffon ? Ne soutenait-il pas encore très-bien la conversation, non-seulement avec sa douce compagne, notre bonne mère Ève, mais encore avec tous les Anges qui venaient l'honorer de leurs célestes entretiens ?

A. Vous parodiez vous-même ce que vous voulez que j'admire.

B. Nullement. Ce que l'arbitre éternel de nos destinées defendit à nos premiers parens, ce qui devait nuire à jamais à toute leur postérité c'est la science qui ne sert qu'à flatter notre orgueil, notre ambition, notre vaine curiosité. Celle qui contribue réellement a la conservation, au bonheur, au charme de notre existence actuelle ne nous fut jamais interdite. L'emblême de la première est l'arbre de la science du bien et du mal ; l'emblême de l'autre est l'arbre de vie. C'est du fruit de ce dernier qu'il faut se contenter, si nous ne voulons pas risquer de détruire nous-mêmes tout notre repos, toute notre félicité.

A. Et, sans emblême, qu'entendez-vous par la science qui ne sert qu'à flatter notre orgueil, notre vaine curiosité ?

B. Oh ! la science par excellence ; la métaphysique, toutes ces théories sublimes qui ne sont que le résultat pur du raisonnement.

A. Ce n'est donc pas pour en faire usage que la nature nous a doués de raison ?

B. Quelque ressemblance qu'il y ait entre les mots, raisonner, et faire usage de sa raison sont deux choses fort différentes. Vous n'avez pas oublié ce que dit le bonhomme Chrisale dans Les Femmes Savantes :

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

Raisonner faux, raisonner à perte de vue, c'est toujours raisonner, et ce n'est assurément pas faire usage de sa raison.

A. Mais raisonner conséquemment ?

B. Où cela vous mène-t-il ? Consultez nos plus habiles raisonneurs, Kant, Hume, Leibnitz ; à savoir que vous ne savez rien, à douter de tout, de l'existence de Dieu, de l'existence du monde, et même de la vôtre.

A. Vous voulez dire à reconnaître le vice et l'incertitude des méthodes employées jusqu'à présent pour démontrer les vérités les plus simples.

B. Et les méthodes nouvelles substituées aux anciennes, sont-elles plus évidentes.

A. Je le pense.

B. Je vous en félicite. Car, en ce cas, vous risquez d'être beaucoup plus avancé que vos maîtres.

A. Vous pensez sérieusement que ces grands hommes n'ont voulu que se jouer du genre humain !

B. Je pense qu'il est beaucoup de choses qu'il nous convient de croire, très-peu, infiniment peu, que nous soyons à portée de sa-

voir, encore beaucoup moins que nous puissions démontrer de manière à ne pas faire sourire de pitié tout métaphysicien de bonne foi.

A. Et vous prétendez avoir lu Kant !

B. Il m'en a coûté trop de peine pour ne pas me permettre de m'en vanter.

A. Eh ! bien !

B. Eh ! bien, après avoir surmonté les difficultés fastueuses de son étrange terminologie, après avoir pénétré laborieusement les ténèbres épaisses de cette nouvelle scolastique, j'ai reconnu qu'il avait employé la méthode la plus profonde et la plus subtile pour nous enseigner tout ce que Locke et Condillac avaient déjà dit plus clairement que lui, quoique peut-être avec une précision moins scrupuleuse.

A. Et voilà tout ?

B. Non ; il me semble encore que personne avant lui ne sut établir avec une exactitude de raisonnement plus rigoureuse, mais aussi plus fatigante et plus difficile à suivre, cette ancienne théorie de scepticisme que Hume nous avait présentée sous les formes tout à-la-fois les plus sensibles et les plus ingénieuses.

A. À votre compte, le premier des philosophes n'a donc d'autre mérite que celui de s'être servie de la même méthode avec laquelle autrefois on expliquait tout, pour nous apprendre enfin que le nec plus ultrà de la véritable philosophie, c'est de n'expliquer rien.

B. Et c'est sous ce rapport, sous ce seul rapport que je l'admire. Il ne fait faire à notre pensée un chemin énorme que pour la ramener modestement au même point d'où elle était partie.

A. C'est-à-dire ?…

B. À quelques sensations, à quelques résultats d'expérience et de sentiment, à quelques notions positives très-vulgaires, qu'il faut admettre sans preuve, et qui sont cependant l'unique base sur laquelle on puisse bâtir un système, asseoir un plan de conduite plus ou moins lié, plus ou moins conséquent. Il en est, croyez-moi, de ces sensations simples, de ces résultats d'une application commune comme des bonnes gens dans la société : on y revient toujours. Et plus on voit de près tous ces raisonnemens subtils, tous ces gens d'esprit si brillans, plus on éprouve le besoin de revenir aux bonnes gens, à leur instinct, à leurs vieilles maximes.

A. Mais si l'on revient avec une confiance plus sûre, plus éclairée, le voyage qu'on a fait faire à notre pensée n'est donc pas perdu ?

B. Non, pourvu qu'on arrive et qu'on n'arrive pas trop tard. Mais beaucoup d'esprits s'amusent en route, se croyent au terme du voyage lorsqu'ils n'y sont pas, et n'arrivent jamais.

A. Ah ! c'est leur faute.

B. Mais elle a de grands inconvéniens. Lorsqu'on est au point de voir que toutes nos méthodes de raisonner sont extrêmement défectueuses, qu'il n'est rien, pour ainsi dire, qui puisse se démontrer à la rigueur, notre âme est bien près de tomber dans une des maladies les plus funestes dont elle puisse être atteinte.

A. Et cette maladie ?

B. C'est l'incertitude. Quand tout nous paraît incertain, nous ne tardons pas à penser que tout est indifférent. Cette manière d'être est absolument contraire aux principes de notre nature. L'âme n'en conserve pas moins une pente irrésistible à se laisser déterminer par une force quelconque. Si ce n'est plus celle d'un instinct naturel, d'une loi tutélaire, d'une ancienne habitude, ce sera celle de tous les intérêts, de toutes les affections du moment ; ses sentimens seront aussi variables que ses idées ; au lieu d'énergie, ils n'auront qu'une effervescence passagère ; elle n'existera plus que dans une agitation frivole ou pénible.

A. Aimeriez-vous mieux la voir soumise à des préjugés tyranniques ou superstitieux ?

B. L'alternative est dure. Mais aux incertitudes les plus philosophiques, je préférerais du moins quelques notions positives, toutes simples, toutes grossières qu'elles pourraient vous sembler, pourvu que leur influence fût bienfaisante et leur empire solidement établi. J'aime mieux des préjugés qui gouvernent que des principes qui ravagent ; si vous me fâchez, je vous dirai même que j'aime encore mieux des erreurs qui maintiennent la société dans un état d'ordre et de repos, que des vérités qui la troublent et la bouleversent.

A. Mais s'il est des vérités aussi propres à maintenir l'ordre et la tranquillité que les mensonges les plus révérés ?

B. Il faudrait être insensé pour ne pas leur accorder la préférence. Cependant ne nous dissimulons point la difficulté d'élever dans ce monde certaines vérités au degré d'influence qu'ont obtenu certains préjugés. Rendons-nous justice à nous-mêmes :

l'homme n'agit guère d'après ce qu'il sait, mais d'après ce qu'il croit. Comme il est de son essence de ne savoir presque rien que faiblement, il ne tient sa force, sa chaleur, son action que de la confiance aveugle qui le subjugue. La raison le laisse en suspens : c'est la foi, oui, la foi, quelque profane ou quelque religieux qu'en soit l'objet, qui le passionne et le rend capable d'agir avec énergie, avec succès.

A. Et de nouveaux préjugés, une foi nouvelle, puisqu'il vous plaît d'employer ce mot, ne pourraient-ils pas, comme de nouvelles passions, servir très-heureusement à ranimer la mollesse et la langueur de notre pauvre espèce humaine ?

B. Peut-être. Mais n'oublions pas l'extrême danger et les longues calamités qu'entraîne presque toujours l'abolition d'anciennes maximes et l'établissement inconsidéré de nouvelles. Il n'est ici question que de repos et de bonheur, il importe donc beaucoup moins d'examiner la nature de certaines idées en elles-mêmes que l'étendue de leur pouvoir ou l'utilité de leur influence. Il est des contempteurs de ces vieilles idées, vraies ou fausses, mais douces et consolantes, à qui l'on seroit tenté d'adresser l'apostrophe du Virgile français :

Par ces dômes touffus qui couvraient vos ayeux,
Profanes ! respectez ces troncs religieux ;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.

A. Et si ces idées jadis si vénérables ne l'étaient plus, si leur auguste pouvoir était entièrement usé ?

B. Dans ce cas, quelque effrayante que soit la crise d'un pareil changement, il faudroit bien la subir. Mais je n'en aurais pas

moins de pitié des générations dévouées ce terrible sacrifice.

A. N'avez-vous donc pas appris de Kant, que pour arriver à la perfection, l'espèce humaine doit passer indispensablement du pire au mieux.

B. Il est permis alors, je l'avoue, de croire qu'elle est en fort bon chemin.

Entretien sur le résultat le plus singulier de la Révolution

A. Ne conviendrez-vous pas que c'est la philosophie qui, donnant aux esprits une première impression toute nouvelle, commença le plus heureusement du monde cette grande révolution ?

B. J'en conviens.

A. Vous reconnaîtrez encore que cette philosophie fut essentiellement philanthropique, qu'elle le fut avec une activité bien remarquable durant toute cette dernière moitié du dix-huitième siècle ?

B. Je ne puis le nier. Les méditations de nos philosophes, dirigées par l'amour de l'humanité, ne tendaient, ce semble, qu'à soulager le peuple, à l'affranchir de tous les préjugés, de tous les fardeaux qui pesaient sur sa tête.

A. Et l'assemblée nationale n'était-elle pas entrée parfaitement dans ces vues bienfaisantes ?

B. Il est vrai que l'assemblée nationale a proscrit beaucoup de préjugés funestes, beaucoup d'impositions fort onéreuses.

A. Elle s'est engagée de la manière la plus solemnelle à payer toutes les dettes, à ne plus abuser du crédit, à répartir les charges de l'État avec l'impartialité la plus scrupuleuse, à diminuer tout à-la-fois le nombre des troupes et celui des impôts, à ne plus faire de guerre offensive, à ne plus ambitionner de conquête....

B. Il est malheureux qu'ensuite on ait été forcé de payer les créanciers de bonne foi, comme les autres, en papiers qui perdent 98 pour cent, ou de ne pas les payer du tout, et d'emprunter de plus sur d'étranges hypothèques 40 à 50 milliards, sans pouvoir justifier même l'emploi de plus de la moitié de cette somme. Il est plus malheureux encore que les circonstances aient exigé qu'aux anciens impôts on substituât des taxes et des réquisitions beaucoup plus accablantes et beaucoup plus inégales ; qu'au lieu de diminuer le nombre des troupes on l'ait porté au double, au triple de ce qu'elles furent dans les époques les plus dispendieuses de la monarchie ; et qu'enfin, grâce aux faux calculs, aux efforts impuissans d'une coalition monstrueuse on se soit vu comme entraîné de conquête en conquête, à tout envahir depuis la mer du nord jusqu'aux extrémités de la Méditerranée.

A. Mais avouez aussi que l'imagination la plus glacée doit être ravie de surprise et d'admiration en voyant le drapeau tricolore flotter tour-à-tour sur les clochers d'Amsterdam, sur les Alpes de l'Helvétie et du Piémont, sur le roc de Malthe et sur les pyramides d'Égypte ?

B. C'est un vaste et superbe spectacle sans doute ; mais si vous calculiez les millions, d'hommes les milliards d'écus, tout le sang

et toutes les larmes qu'il a coûté, peut-être vous-même trouveriez-vous ce spectacle un peu cher.

A. Consolez-vous. Ces grands sacrifices, comme ces grands miracles, doivent nous assurer bientôt la paix générale.

B. Je le désire. Cependant sans vouloir déprécier en aucune manière ni le bonheur, ni le talent de vos héros, je ne puis m'empêcher d'observer que ce qu'on a renversé avec de si prodigieux efforts, n'était pas d'une puissance militaire fort imposante. La Savoye, la Belgique, la Hollande, les Électorats ecclésiastiques, la Lombardie, Venise, Gênes, la Suisse, le Piémont, etc., dans l'état où vous les avez trouvés, ou dans l'état où vous les aviez mis, n'offraient pas à la bravoure de vos armées victorieuses des barrières bien redoutables, bien difficiles à surmonter.

A. À la bonne heure. Mais vous oubliez que pour faire toutes ces conquêtes, nous eûmes à lutter contre l'Espagne, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre réunies....

B. Réunies, Dieu sait comme !...

A. D'accord, du moins pour nous perdre.

B. Oui ; d'accord comme les chœurs de vos vieux opéra. Cependant ne disputons point sur les mots ; s'il est quelques-unes de ces conquêtes qu'on a défendues avec assez d'acharnement, il en est d'autres qu'on a bien voulu vous abandonner le plus généreusement du monde, j'ignore suivant quelle politique ou dans quelle espérance. Quoi qu'il en soit, toutes les puissances qui se trouvaient en mesure de se battre contre vous, et qui l'ont osé tenter avec plus ou moins de péril je les vois encore debout. Vous n'avez rien pris à la Prusse ; on prétend même que vous lui avez

promis quelque chose ; vous n'avez presque rien pris à l'Espagne. L'Angleterre s'est enrichie tout à-la-fois de vos pertes et de vos conquêtes. Si vous avez enlevé deux belles provinces à l'Autriche, vous avez admis qu'elle en acquît d'autres qui, par leur position géographique, lui conviennent davantage ; et quelque embarras qu'il puisse exister dans ses finances, elles sont loin d'être épuisées comme les vôtres.

A. Vos calculs réduisent à bien peu de chose le résultat de tant de batailles et de tant de victoires.

B. Il faudrait être insensé pour ne pas admirer l'étendue et la rapidité de vos succès, pour ne pas rendre hommage à la gloire de vos armes, aux prodigieux talens de vos généraux, d'un Dumourier, d'un Pichegru, d'un Moreau, sur-tout d'un Bonaparte, à la valeur infatigable et à l'intelligence peut-être tout aussi merveilleuse de vos soldats. Mais....

A. Mais dans tous ces prodiges il n'y a rien qui vous surprenne ?

B. Non, lorsque je les compare avec les moyens employés pour les produire. N'oubliez pas que vos grands hommes ont pu disposer non-seulement de toutes les armées, mais pour ainsi dire de toute la population de la France ; non-seulement de tous les revenus du pays le plus riche de l'Europe, mais pour ainsi dire de tout le capital de ses propriétés ; tout à-la-fois de la terreur du despotisme et de l'enthousiasme de la liberté ; des passions les plus brutales, les plus sauvages, et des ressources du génie et des arts de la civilisation la plus perfectionnée.

A. Et c'est justement là le sublime effet d'une constitution fondée sur les grands principes de l'égalité et de la liberté.

B. Je respecte trop ces grands principes pour essayer de les comprendre, encore moins de les expliquer. Je croirais vous entendre mieux, et peut-être oserais-je vous répondre plus franchement, si vous m'aviez dit que c'était là le sublime effet d'une révolution qui d'un côté dut porter au plus haut degré d'audace l'énergie de toutes les grandes passions, de l'autre concentrer de la manière la plus inouie toutes les forces et toutes les ressources dans les mains du gouvernement.

A. Ce sont deux résultats prodigieux de la révolution, et qui semblent en effet incontestables. Mais pensez-vous qu'ils fussent bien précisément dans l'idée de ceux qui l'ont entreprise ?

B. J'en doute. Les hommes se bercent de beaux projets, et font presque toujours ou beaucoup pis ou beaucoup mieux qu'ils ne voulaient faire. La nature et le sort, qui se jouent également de leurs grands et de leurs petits desseins, savent très-bien les faire servir tous à leur but.

A. Au perfectionnement de l'espèce humaine, au progrès des lumières, de la liberté, n'est-ce pas ?

B. Oui, pourvu que vous donniez au développement de ces progrès une latitude de temps et de moyen suffisante.

A. Tous nos institues nationaux, y compris celui qu'on vient d'établir au Caire, avec plus de facilité même qu'on n'a pu le faire encore à Paris, ne doivent-ils pas porter incessamment par-tout le flambeau de la plus pure philosophie ?

B. Le ciel me préserve de troubler de si belles espérances ! Cependant vous persuaderez avec peine à de certains esprits que des générations entières dévouées depuis l'âge de dix-huit à

vingt-cinq ans aux fatigues et aux jouissances de la guerre, soient fort heureusement disposées à faire courir les lettres et les arts.

A. Mais quand la paix sera faite, ou la révolution finie....

B. Vous espérez donc qu'elle finira..... Eh ! bien, alors, le ciel sait ce que nous deviendrons. En attendant, lorsque je réfléchis sur les vingt dernières années qui précédèrent la révolution, ce n'est pas, je vous l'avoue, de lumières, d'arts, de connaissances, de culture, de philosophie dans votre sens, ni de liberté dans le mien, que paraissait manquer le midi de l'Europe.

A. Et que lui manquait-il donc pour y rendre une grande révolution tout-à-fait indispensable, comme vous en êtes convenu quelquefois vous-même ?

B. Je vais bien scandaliser votre philanthropie : peut-être plus d'ignorance, plus de misère, plus de rudesse et plus de férocité ; des habitudes du moins plus propres à combattre cette mollesse extrême de mœurs qui suivit toujours le haut degré de culture auquel on était parvenu ; des maximes de gouvernement plus énergiques, capables de réprimer enfin tous les abus d'une trop grande liberté de penser, d'agir et d'écrire, favorisée par l'ascendant même de l'opinion publique, par celui de la richesse, par un excès de civilisation, et par les progrès menaçans d'une philosophie assez audacieuse pour secouer sans retenue le joug de tout principe de morale et de religion.

A. Mais a-t-on jamais parlé plus fortement des droits imprescriptibles de l'homme, de la souveraineté du peuple, des avantages de la démocratie, des bienfaits inappréciables de la liberté la plus illimitée ?

B. Tout cela était fort bien dit, mais tout cela n'était que l'échafaudage dont on avait besoin pour établir le plus fort de tous les gouvernemens, un gouvernement représentatif d'un genre tout neuf, aboutissant par la nature même des choses, à une espèce d'oligarchie militaire, un peu mobile a la vérité, mais d'un ressort prodigieux et d'une puissance qu'aucun autre gouvernement ne sut jamais atteindre.

A. Et croyez-vous la puissance de ce nouveau gouvernement aussi durable qu'elle est imposante ?

B. C'est ce que vous me dispenserez au moins de décider encore aujourd'hui. Mais il n'en fut sûrement jamais de mieux imaginé pour tuer l'esprit démocratique.

A. Et quel esprit démocratique ?

B. En France, l'esprit démocratique des parlemens et du clergé ; dans la Belgique, l'esprit démocratique des états et des communautés religieuses ; en Hollande, l'esprit démocratique des villes, de leurs magistratures et des différens ordres ; dans les républiques d'Italie et dans celle de Suisse, l'esprit démocratique des nouveaux nobles et celui d'anciennes corporations, des antiques privilèges de plusieurs villes municipales et d'un grand nombre de communes, etc. L'édifice caduc de nos vieilles constitutions ne pouvait plus guère résister aux entreprises de cet esprit opiniâtre, inquiet et turbulent, vu les ravages sans nombre auxquels l'avaient exposé, depuis plus d'un siècle, et l'aveugle faiblesse et l'aveugle violence de nos anciens gouvernans.

A. Vous prenez donc cette souveraineté du peuple, cette puissance de la démocratie, ces trophées de la liberté ?....

B. Faut-il vous le dire ? Pour autant de monstres que la grande République a su combattre avec les seules armes qui pouvaient les dompter, et dont elle porte aujourd'hui la dépouille sur son bouclier, comme Minerve porte sur le sien la peau du monstre qu'elle combattit par l'ordre de Jupiter son père ; le nom du monstre, Égide, par une application mystérieuse, et d'un sens profond, devint depuis celui de ce fameux bouclier....

A. Ah ! nous voilà dans la fable !

B. Et si la fable était moins fable que notre histoire !...

Z. Avril 1799.

Conversation d'un Républicain constitutionnel et de Milord Slow

Le Républicain.

Je n'ai pas oublié, Milord, combien l'on s'est permis chez vous et de bonnes et de mauvaises plaisanteries sur notre feue Démocratie royale.

Milord.

Mais aujourd'hui vous n'en gardez, j'espère, plus de rancune.

Le Républicain.

Pas autrement, puisque tout amers qu'étaient vos sarcasmes et toutes dangereuses que pouvaient devenir les conséquences de vos raisonnemens, nous avons fini par reconnaître nous-mêmes

que l'alliance de ces deux systêmes, Démocratie et Royauté, n'était pas aussi facile que nous l'avions imaginé d'abord.

MILORD.

Et Démocratie représentative n'a jamais effarouché votre oreille ?

LE RÉPUBLICAIN.

Pourquoi donc ?

MILORD.

C'est qu'au gré de la mienne au moins, Démocratie royale n'est guère plus discordant que Démocratie représentative. Un de ces adjectifs me semble tout aussi bien fait que l'autre pour anéantir le substantif qui le précède. Si la puissance est entre les mains des représentans, elle ne reste pas plus être les mains des représentés ou du peuple, que si cette puissance avait passé dans les mains du monarque.

LE RÉPUBLICAIN.

Oui ; mais dans notre constitution purement républicaine, c'est toujours la puissance du peuple ; c'est du peuple qu'elle vient ; c'est le peuple qui la donne ; c'est pour le peuple qu'elle s'exerce.

MILORD.

Sur ce point il me semble que nous étions depuis long-temps d'accord. Il n'est point de puissance qui ne vienne originairement du peuple, qui ne soit, qui ne doive être essentiellement popu-

laire, et pour être juste et pour se maintenir. Il ne s'agit donc plus que du mode ou des conditions auxquelles cette puissance se trouve le plus sûrement déléguée, auxquelles cette puissance s'exerce avec le plus de sagesse et de bonheur, de force et de modération.

LE RÉPUBLICAIN.

Je pense qu'il n'y a plus de doute là-dessus ; c'est évidemment le gouvernement représentatif.

MILORD.

Anglais, comme j'ai l'honneur de l'être, ce n'est pas moi qui me permettrai de combattre une pareille assertion.

LE RÉPUBLICAIN.

Oui ; mais ce que nous entendons par gouvernement représentatif, n'allez pas imaginer que ce soit une représentation héréditaire, aristocratique, corrompue comme la vôtre.

MILORD.

Sans revenir sans cesse sur ces invectives trop usées, auxquelles mes compatriotes se sont déjà chargés de répondre avec assez de succès, dites-moi plutôt ce que vous entendez vous-même enfin par une représentation nationale bien organisée.

LE RÉPUBLICAIN.

Il n'y a rien de plus clair ; c'est une représentation choisie librement dans le peuple, par le peuple, pour le peuple.

MILORD.

Tout cela je, vous l'avoue humblement, ne me paraît pas encore assez clair. Aussi bien que vos Directeurs, vos Pentarques, vos Maires, vos Députes, les Rois peuvent avoir été choisis dans le peuple. Ce qui me paraît plus sûr encore c'est qu'ils ne règnent en effet que lorsqu'ils ne règnent que par le peuple et pour le peuple.

LE RÉPUBLICAIN.

Les Rois, les Rois héréditaires du moins, n'ont sûrement été choisis ni par le peuple ni par ses représentans.

MILORD.

Si ce n'est pas tel ou tel individu roi, c'est au moins telle ou telle dynastie, telle ou telle succession de prince dont la puissance fut consacrée à une époque quelconque par le vœu du peuple ou de ses représentans.

LE RÉPUBLICAIN.

Et par quelle espèce de vœu ? par un vœu libre ou forcé ?

MILORD.

Libre ou forcé, comme ils le sont à-peu-près sous tous les régimes. Quel est le monarque qui ne puisse se vanter d'avoir eu plus sûrement l'aveu de ses sujets que n'eut celui de la nation tel ou tel de vos Directeurs que je pourrais nommer, si j'avais moins d'aversion pour les noms propres ?

LE RÉPUBLICAIN.

Si je vous laissais poursuivre, vous m'auriez bientôt prouva que le gouvernement le moins représentatif est précisément celui qui porte ce nom par excellence.

MILORD.

Peut-être. Ramenez moi donc vous-même à des résultats plus positifs. Quelle est encore une fois la représentation que vous regardez comme la plus conforme aux principes, comme la plus favorable a la liberté ?

LE RÉPUBLICAIN.

Apparemment la nôtre.

MILORD.

Je l'avais bien présumé. Mais apprenez-moi de grâce comment et pourquoi.

LE RÉPUBLICAIN.

Parce que suivant notre constitution, c'est le peuple qui choisit lui-même d'abord ses électeurs, et puis par ses électeurs ses représentans, et qu'il peut renouveller ses choix à des époques et suivant des conditions sagement déterminées.

MILORD.

Àla bonne heure. Je vois bien là toutes les apparences d'une représentation formelle, puisque c'est effectivement le peuple souverain qui choisit, ou du moins a l'air de choisir ses représentans avec une entière liberté. Ce que je ne vois pas aussi bien, c'est la certitude d'une représentation réelle.

LE RÉPUBLICAIN.

Et que pourrait-il manquer à la réalité de cette représentation ?

MILORD.

Mais pour croire qu'une nation se trouve représentée en réalité, il est plus d'une garantie indispensable.

LE RÉPUBLICAIN.

La liberté du choix, le juste rapport des représentans, des représentés et des électeurs, calculé sur l'étendue du territoire et de la population .

MILORD.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout à beaucoup près. Une nation serait-elle dûment représentée, si elle ne l'était pas sous ses rapports les plus intéressans, relativement aux premiers intérêts de sa puissance et de son bonheur ?

LE RÉPUBLICAIN.

Dans quelles subtilités vous allez encore nous engager !

MILORD.

Rien de plus simple au contraire. Daignez me répondre. Une nation éclairée, par exemple, serait-elle dûment représentée par des ignorans ; une nation verbeuse par des hommes vicieux ; une nation religieuse par des athées ; une nation douée et sensible, par des hommes durs et féroces ; une nation libre, par des es-

claves ; une nation riche et puissante, par des hommes sans propriété, sans aucun intérêt réel à la chose publique ?

LE RÉPUBLICAIN.

Mais cela est impossible. Quand le peuple choisit librement, il choisit toujours bien.

MILORD.

Vous avez fait plus d'une fois l'expérience du contraire ; et il vous en a coûté même assez cher, ce me semble, pour ne pas l'oublier.

LE RÉPUBLICAIN.

Vous voulez m'embarrasser. Le mal cependant dont vous cherchez à m'effrayer ne peut durer long-temps ; grace à l'influence de la constitution même, si nous ne sommes pas encore tous égaux, nous ne tarderons pas à l'être.

MILORD.

Dires plus vrai ; on croit l'être déjà ; on affecte au moins de le croire : et voilà justement le mal. Il n'est point de folie qu'on inspire plus facilement aux hommes que la folie de s'estimer tous égaux, mais de préférence pourtant les égaux de leurs supérieurs, afin de s'assurer ainsi le plaisir de dominer sur tout le monde.

LE RÉPUBLICAIN.

Oh ! les ambitieux ; mais les bons patriotes....

MILORD.

Eh ! ne voyez-vous pas que dans les assemblées du peuple, il n'y a guère que les patriotes de cette trempe qui s'agitent et qui parviennent.

LE RÉPUBLICAIN.

Je pourrais vous citer de grandes exceptions.

MILORD.

Et moi je me garderais de les contester ; mais il ne s'agit pas d'exceptions.

LE RÉPUBLICAIN.

Il n'est pas impossible qu'à l'aurore d'une grande régénération politique, les choix du peuple se ressentent du trouble et des factions qui l'ont préparée. Mais dès que la nation sera parvenue au degré de lumière et de vertu que lui promet le nouvel ordre de choses, soyez sûr que tous ses choix seront excellens.

MILORD.

Peut-être même alors s'en passerait-elle à merveille ; les représentés seront tous si vertueux qu'ils n'auront plus besoin ni de représentans, ni de législateurs, ni même de lois positives. Mais en attendant cette époque bienheureuse, comment un peuple parviendra-t-il à ce degré de lumière et de perfection morale en courant toujours le risque de n'être représenté que par les hommes les plus ignorans et les plus vicieux ?

LE RÉPUBLICAIN.

Et pourquoi n'admettre que les hypothèses les plus sinistres ?

MILORD.

Sinistres ou favorables, ce sont celles qui présentent le plus de vraisemblance que je prends pour base de mes calculs ; et je crois en conclure avec assez de justesse, qu'une nation composée d'un grand nombre d'hommes spirituels, inquiets, ambitieux, et d'un nombre incomparablement plus grand d'hommes légers, insoucians, aussi dépourvus de talens et de connaissances que de sagesse et de vertus, chargée de choisir elle-même, sans aucun guide, sans aucun régulateur sûr et facile à suivre, les représentans ou les dépositaires de ses volontés et de ses intérêts, ne peut manquer de les choisir fort mal, et si mal, que ce ne soient précisément que ses vices au lieu de ses venus, ses qualités négatives au lieu de ses qualités réelles, qui composent la grande, la très-grande majorité de sa représentation nationale.

LE RÉPUBLICAIN.

Nos assemblées primaires ne sont-elles pas soumises à des réglemens constitutionnels ? N'avons-nous pas établi des conditions d'éligibilité suffisantes ?

MILORD.

Très-suffisantes pour favoriser l'intrigue, l'esprit de parti, la fureur de révolutionner, la mobilité de tous les principes, l'instabilité des intérêts les plus essentiels.

LE RÉPUBLICAIN.

C'est toujours l'aristocratie de vos priviléges que vous regrettez.

MILORD.

Non pas l'aristocratie des titres et des abus, mais cette espèce d'aristocratie sans laquelle rien ne nous garantit le bonheur, le repos de la veille ; l'aristocratie des maximes, des habitudes, celle des talens, des vertus, des intérêts majeurs de la nation ; l'intérêt de sa sécurité, celui de sa puissance, celui de sa richesse, celui de la liberté, d'une liberté qui ne consiste pas en phrases pompeuses, mais en jouissances simples et réelles.

LE RÉPUBLICAIN.

Je crois vous deviner. Vous prétendez limiter les pouvoirs du peuple souverain, le forcer de choisir dans certaines classes pour ne pas vous servir du mot trop odieux de castes.

MILORD.

Castes, classes, rangs, conditions, les mots ne font rien, pourvu que l'idée soit raisonnable. Je ne puis voir de représentation réelle que dans un système d'éligibilité qui me garantisse que tous les titres importans de la nation, tous ses avantages, tous ses intérêts réels sont loyalement représentés ; sa moralité, par des hommes vertueux ; ses lumières, par des hommes éclairés ; sa richesse, par des propriétaires ; sa considération politique, par des hommes généralement considérés : sans cette garantie, je verrai moins de représentation nationale dans la République la plus démocratique, qu'il n'y en a dans la Monarchie la plus absolue ; à la Chine, par exemple, où l'Empereur nomme bien à son gré les principaux fonctionnaires publics, comme chez vous la nation, mais ne peut les nommer que dans la classe des mandarins, c'est-à-dire, des hommes censés par leur état et par leur éducation, les plus instruits et les plus vertueux.

Le Républicain.

Vous oubliez toujours que notre constitution suppose les hommes égaux, parce que son résultat le plus sublime doit être de les rendre tels. C'est un monde nouveau que nous allons créer.

Milord.

Oui, je vois que vous prétendez refaire tout à neuf, afin de perfectionner tout à votre fantaisie. Mais la raison ne veut perfectionner que ce qui est ; c'est démence de vouloir perfectionner ce qui n'est pas encore. Des créations absolument nouvelles sont hors de la portée du génie de l'homme, quelque énorme puissance qu'il semble avoir reçue de la nature pour bouleverser et pour détruire. Le fanatisme royaliste était de croire les peuples faits pour les Rois, et non pas les Rois pour les peuples. Le fanatisme de vos philosophes républicains est de croire les peuples faits pour les constitutions, et non pas les constitutions pour les peuples.

(1) L'idée principale de ce dialogue est empruntée d'un ouvrage manuscrit de M. le professeur Ith de Berne, sur l'Éducation nationale.

(2) C'est le nom que donna à la Constitution de 1791 Félix de Wimpfen, membre de l'Assemblée constituante.

(3) Peut-être n'est-il aucune base de représentation plus illusoire que celle qu'on prétend avoir calculée avec tant de justice et d'égalité, sur le nombre plus ou moins considérable des représentés. Un million d'intérêts individuels qui ne peuvent tous avoir que le même but, sont aussi bien représentés par une seule volonté que par dix, vingt, cinquante. Un seul zéro suffit pour re-

présenter des millions comme des centaines de zéros. Mais il n'est aucun genre de nombre positif qu'on puisse négliger dans l'expression de la somme totale sans s'exposer à de grandes erreurs. Ce n'est donc pas le nombre des individus qu'il importe toujours de représenter dans la proportion la plus régulière ; ce sont tous les intérêts réels de chaque classe qui, dans ses différens rapports, contribuent le plus essentiellement au bonheur, au repos, à la richesse, à la puissance de la nation, afin que l'esprit public qui doit en résulter, conserve tout son caractère, toute sa confiance, toute son énergie.

(4) C'est une expérience remarquable, que le rapport singulier des principes d'éligibilité consacrés dans la constitution française avec les effets qu'on leur a vu produire. Les seuls attributs de la nation vraiment représentés dans ce systême, c'est le nombre imposant des individus qui la composent, sans aucune distinction réelle ou convenue de droits, d'état ou de condition ; c'est l'ingénieuse et l'effrayante mobilité de leurs idées et de leurs volontés. Qu'en est-il résulté ici de plus incontestable ? Une énorme puissance, une force d'action prodigieuse, une excessive mobilité de factions ou de partis.

(5) C'est un mot de M. Stapfer, ministre des sciences et des arts de la République helvétique.

B... Juillet 1799.

Sur la nature de la puissance exercée par les hommes

A. Vous n'admirez pas les prodiges de la puissance humaine ?

B. Je les contemple avec surprise. Mais ce sentiment tient beaucoup plus, je l'avoue, de l'épouvante que de l'admiration. Je vois que malgré sa faiblesse naturelle, l'homme peut exercer souvent une force prodigieuse pour détruire, une force telle en effet qu'on ne la trouve nullement en rapport avec ses moyens ordinaires. En revanche les créations les plus simples, les plus faciles, paraissent encore au-dessus de nos facultés ; celles même qu'on nous fait l'honneur de nous attribuer le plus communément, en y regardant de près, n'appartiennent guère à notre attention, à nos soins, à nos efforts.

A. Oseriez-vous nier les miracles de puissance par lesquels se signalèrent de nos jours le génie des sciences, celui de la politique et celui de la guerre ?

B. Non ; mais le résultat de tous ces miracles m'offrent malheureusement beaucoup plus de ruines que de créations, beaucoup plus de troubles et d'infortune que de repos et de félicité.

A. C'est que nous créons toujours : nous ne sommes pas encore arrivés a ce septième jour qui doit compléter le grand œuvre que nos sages ont si glorieusement entrepris.

B. Quelle terrible étendue vous donnez à vos six jours ! combien de générations immolerez-vous encore à celle qui doit jouir de tant de cruels sacrifices ?

A. La philosophie comme la cause première n'agit que d'après des lois générales, et leur doit généreusement le sacrifice de tous les intérêts particuliers, de toutes les convergences partielles.

B. Ah ! la cause première a le droit d'agir ainsi parce qu'elle voit et qu'elle embrasse tout. Mais la philosophie et les philosophes, dont la vue la plus étendue n'embrasse qu'un horizon très-borné, sont loin de pouvoir s'arroger la même liberté.

A. Cependant, il doit leur être permis du moins de tracer leur plan sur toute l'étendue que peut comprendre la profondeur et la sagacité de leurs regards.

B. Mais si la profondeur, la sagacité de leurs regards manquait de justesse ; s'ils allaient prendre de vains apperçus, de fausses ombres pour des réalités ; s'ils établissaient comme une certitude, ce qu'aucune expérience ne peut garantir, ce que l'espérance d'aucun homme sensé n'oserait admettre comme probable ?

A. Cela serait trop malheureux. Mais j'ai beaucoup plus de confiance que vous dans leurs sublimes calculs.

B. Je ne me flatte point de vous l'ôter. Néanmoins il ne serait pas difficile, ce me semble, de démontrer de plus d'une maniée que les hommes les plus puissans en apparence n'ont guère fait jusqu'ici ce qu'ils ont voulu, beaucoup moins encore ce qu'ils avaient promis de faire.

A. N'a-t-on pas dans l'espace de peu d'années renversé la plus superbe et la plus ancienne monarchie de l'Europe ? N'a-t-on pas jetté, presque en aussi peu de temps, les vastes fondemens de la plus puissante République qui ait jamais existé ? N'a-t-on pas

étendu ses conquêtes depuis l'embouchure du Texel jusqu'aux sources du Nil ?

B. À la bonne heure. Mais vous nous aviez promis la liberté ; et, vous en conviendrez vous-même, nous jouissons moins librement que jamais de nos personnes et de ce qui nous reste de nos propriétés. Vous nous aviez promis de rétablir les finances, et jamais il n'y eut d'exemple d'un plus grand désordre, et malgré tous les succès du brigandage, d'une plus affreuse pénurie. Vous nous aviez promis une paix éternelle, et vous nous avez engagés dans une guerre interminable. Vous nous aviez promis le règne des mœurs et des lumières, nous ne voyons que le despotisme de l'ignorance et des passions les plus injustes. On prétendait établir l'égalité, la fraternité ; qu'en est-il résulté ? La plus profonde misère, l'isolement le plus pénible, le plus froid égoïsme. Tout devait tendre à faire renaître l'esprit public en France, et jamais on n'y vit régner avec plus d'insolence le plus vil intérêt, toutes les fureurs de l'ambition personnelle, de l'esprit de parti le plus inquiet, le plus aveugle et le plus audacieux. Vous nous aviez promis enfin tout ce qu'on devait attendre de la civilisation la plus perfectionnée, et vous nous exposez sans cesse au danger de retomber dans la plus horrible barbarie.

A. Ce sont vos émigrés, vos coalisés à qui l'on doit attribuer tous les mécomptes, tous les maux que vous reprochez à nos philosophes, à nos législateurs.

B. En convenant même que ce soit aux émigrés, à la coalition, que l'on doive en attribuer une grande partie ; vos philosophes, vos législateurs en seraient-ils plus excusables ?

A. Apparemment.

B. En aucune manière ; car ne sont-ce pas eux qui voulurent.... je dirai plus, qui durent vouloir qu'il y eût des émigrés, qu'il y eût une coalition, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de République, ou du moins sans laquelle la République n'eût jamais pu se maintenir ? Oubliez-vous les injustices, les persécutions de tout genre, tous les moyens violens mis en usage pour forcer une foule d'individus paisibles à déserter leurs foyers ? Oubliez-vous encore les perfidies secrètes, les manœuvres ouvertes par lesquelles on ne cessa d'exciter les anciens gouvernemens à réunir leurs efforts pour combattre un ordre ou un désordre de choses qui menaçait évidemment tous les appuis de leur antique existence ; et ne s'est-on pas vanté hautement d'avoir eu l'art d'allumer cette terrible guerre comme l'unique moyen d'assurer le nouveau systême de liberté ?

A. Eh ! bien, nouvelle preuve, des prodiges que peut opérer la puissance de l'homme !

B. Je vois, comme vous, les effets d'une puissance énorme : mais ce que je ne vois pas de même, c'est le bras, c'est l'intelligence qui l'a rassemblée, encore moins celle qui la dirige. À l'aide de quelques circonstances, du concours heureux ou malheureux de plusieurs hazards très-extraordinaires, on a vu s'élever tout-à-coup comme un volcan de fureurs et de forces monstrueuses. Il est trop sûr que cette épouvantable puissance est là. Mais c'est bien plutôt elle qui dispose des hommes dont le génie prétend la conduire, que ce ne sont ces hommes qui disposent d'elle. Car elle engloutit ou renverse tout ce qui ne se laisse pas entraîner aveuglément à l'irrésistible violence de son cours orageux.

A. Sans doute. C'est le génie tout puissant de ce siècle de lumières ; et voilà pourquoi nos succès sont indépendans de tous

les talens, de toute la gloire des individus qui servirent notre cause, et que nous avons vu briller et périr en si peu de temps avec la même indifférence.

B. L'aveu de votre ingratitude ne pouvait être plus merveilleusement justifié. Au reste, je ne sais trop ce que vous entendez par ce génie tout puissant de notre siècle de lumières. Mais dans la puissance réelle dont, hélas ! on ne peut contester les prodiges, je reconnais beaucoup plus de forces physiques que de forces morales, beaucoup plus de bras que de têtes, beaucoup plus de violence que de génie et de sagesse, beaucoup plus de passions que de talens et de lumières.

A. Seriez-vous assez habile pour nous faire voir un plan plus suivi, des mesures plus heureuses et plus certaines dans la conduite de nos ennemis ?

B. Si vous voulez que je vous parle franchement, de quelque côté que l'on envisage les efforts de la puissance humaine, elle inspire presque autant de pitié que de crainte et d'admiration. Je vois qu'aucune de nos grandes puissances n'a fait ce qu'elle a voulu, qu'elle a fait même justement tout le contraire. La coalition prétendait affaiblir la France ; jusqu'à présent du moins elle a fort augmenté sa force militaire, qui depuis long-temps n'avait été plus insignifiante qu'à l'époque fatale où la révolution éclata. Les moyens même par lesquels on crut pouvoir combattre le plus sûrement cette terrible révolution, ne servirent qu'à l'attiser, à lui fournir de plus funestes ressources, à rendre l'explosion de ses excès plus redoutable. D'un côté l'on s'était flatté d'affaiblir la France, de l'autre d'appauvrir l'Angleterre. Par l'événement on n'a fait qu'accroître l'influence politique de l'une, augmenter la richesse de l'autre. Malgré la ruine de ses finances, l'une n'est-

elle pas devenue une plus grande puissance militaire qu'elle ne l'avait jamais été ; l'autre, malgré l'accroissement de sa dette publique, n'est-elle pas restée la première des puissances maritimes, et par-là même la plus commerçante et la plus riche ? Ce monopole, qui l'avait rendue l'objet de la jalousie de tant de nations, eut-il jamais moins de bornes ?

Et dans votre intérieur, la toute-puissance de votre philosophie n'a-t-elle pas fait aussi tout justement le contraire de ce qu'elle prétendait faire ? Ne devait-on pas représenter la nation le plus exactement du monde ? Et dans le fait cependant, il est trop évident qu'elle se trouve encore moins représentée qu'elle ne l'était lors de la division des trois ordres, qu'elle ne l'est sous aucun de ses rapports essentiels, ni sous celui de ses propriétés, ni sous celui de ses vertus, ni sous celui de ses lumières. On voulait détruire l'Aristocratie, la Bureaucratie ; on les a remplacées par l'excès même de ces abus, l'Oligarchie, la Pentarchie, le despotisme des Comités. On craignait toujours d'avoir trop de gouvernement, et pour échapper aux horreurs de l'anarchie, on a bientôt éprouvé de la manière la plus effrayante qu'il ne fut jamais de gouvernement plus dur, plus cruel, plus inflexible que celui de la Dictature populaire. On ne parlait que d'étendre l'empire de la philosophie, des mœurs et des arts, et l'on est presque tombé dans le Vandalisme. On a desséché dans leurs racines les branches les plus utiles de l'instruction publique. On a pris à tâche de détruire tout culte, tout principe religieux, et l'on a risqué de ranimer toutes les cendres éteintes du fanatisme et de la superstition. Avouons-le enfin de bonne foi : la révolution devait fonder la République la plus parfaite, elle a presque anéanti toutes celles qui subsistaient encore. Et, telle que la grande République existe aujourd'hui, ne sert-elle pas uniquement à perpé-

tuer la révolution, à nourrir ses créatures, à protéger du bouclier de ses formes toutes les factions qui s'en disputent l'étendart, et la déchirent sans cesse, sous le prétexte de la venger ou de la défendre ?

A. Vous ne voyez toujours que le moment actuel, et vous vous obstinez à ne vouloir jamais porter vos regards sur l'avenir de bonheur qui doit sortir de ce sublime cahos.

B. J'ai trop bien vu le présent dans le passé pour ne pas craindre de voir également bien dans ce présent l'avenir qui nous menace. Adieu donc, jusqu'après la paix générale.

Vieux paradoxe : La générosité suit la haute naissance

Corneille.

Quand on voit tout-à-coup les esprits s'attacher obstinément à ne plus considérer un objet que sous une seule et même face, comment ne pas être tenté de le considérer encore sous une autre, fût-ce même celle qui fixa l'opinion des temps les plus anciens ? Je n'ai nulle envie de plaider la cause d'aucune caste, d'aucun ordre de noblesse héréditaire ; je ne veux qu'examiner sans haine et sans faveur, par conséquent aussi sans aucune déférence aveugle pour les systèmes à la mode, sur quels résultats peut avoir été fondé le principe de l'hérédité, premièrement sous le rapport physique, ensuite sous le rapport moral, enfin sous le rapport politique.

Il m'est impossible de ne pas observer d'abord que tout ce que les philosophes du jour nous ont enseigné sur les abus de ce principe, ne saurait passer pour une découverte nouvelle, puisqu'il n'est presque aucun poète, depuis Hésiode jusqu'à Boileau Despréaux, qui n'ait dit absolument les mêmes choses, et que les Sarrazins, ces victorieux disciples du prophète Mahomet, en firent une des bases essentielles de leur système politique, système si favorable, comme on sait, à la puissance et à la liberté..... du despotisme.

N'est-ce pas une singularité fort remarquable, que les partisans les plus zélés du matérialisme, comme Helvétius, Condorcet et autres, en aient démenti les conséquences les plus immédiates, les plus naturelles dans leurs théories de morale et de législation ? Après avoir rapporté tout le développement de nos facultés intellectuelles à l'exercice d'une sensibilité purement physique, ils n'en ont pas moins traité l'homme comme un être abstrait, comme une puissance algébrique, susceptible d'être modifiée par toutes les combinaisons de la pensée et du calcul. Après avoir fait descendre l'homme jusqu'à l'état de brute, ils ont oublié que ceux même qui croyaient le plus à sa spiritualité, n'avaient jamais pu nier qu'il n'appartînt encore sous beaucoup de rapports à la classe des animaux, et ne fût soumis par la nature à l'influence des mêmes besoins, des mêmes progrès, des mêmes vicissitudes, des mêmes affections.

La race des hommes se propage comme celle des animaux : ainsi que celle des animaux, au bout d'un certain laps de temps, et par les mêmes causes, elle se perfectionne ou se détériore. Qui pourrait se refuser à l'évidence de ce résultat en comparant entre eux différens peuples vivant à-peu-près sous le même climat, et

différentes familles, quoique élevées dans le même culte et sous les mêmes lois ? N'y a-t-il pas un air, des traits de famille et de nation qui demeurent en quelque sorte ineffaçables, qui le sont du moins pendant une longue suite de siècles ? N'y a-t-il pas un genre d'esprit et de stupidité, de vices et de vertus qui sont évidemment héréditaires ? C'est à dessein que je ne veux pas rappeler ici des rapports plus universellement, plus fortement marqués. Combien de fois n'a-t-on pas entendu citer la vengeance des Atrides, le courage et la modération des Fabius, l'orgueil des lèvres autrichiennes l'esprit des Mortemar, etc. ?

Il est donc incontestable que certains traits, certaines dispositions organiques, dont l'influence sur les dispositions intellectuelles et morales n'est pas moins prouvée, passent d'une génération à l'autre, et ne s'altèrent que par un concours de circonstances qui ne sont pas assez remarquées, mais qu'il suffirait le plus souvent de bien connaître pour en expliquer l'effet. Les exceptions les plus frappantes à une règle si générale la confirmeraient peut-être de la manière la plus éclatante, si l'on pouvait en découvrir plus sûrement la cause ou le principe : cette cause n'est pas toujours aussi grossièrement claire que celle qu'osait alléguer le maréchal de Villars qui ne parlait peut-être que d'après sa propre expérience. — Il n'est pas étonnant que nos enfans soient des J f s, depuis que ce sont nos palefreniers qui les font. —

Comment ne pas reconnaître que les dispositions physiques qui paraissent appartenir à certaines races d'hommes, à certaines familles, par le seul bonheur ou le seul malheur de leur naissance, ne se fortifient encore par une nourriture, par une espèce quelconque de régime homogène ? Le tempérament des peuples qui ne vivent que de lait, de poisson ou de pommes de terre ne

diffère-t-il pas essentiellement de celui des peuples qui se nourrissent de viande et de pain ? La sensibilité de l'homme qui vit délicatement de volaille ou de gibier, aura-t-elle le même caractère que celle de l'homme réduit aux alimens les plus lourds ou les plus insipides ? et l'un et l'autre auront-ils l'air d'être de la même famille ?

Je ne prétends faire de toutes ces distinctions ni des vices, ni des vertus, ni des avantages ni des inconvéniens ; il me suffit qu'on soit forcé d'avouer qu'elles existent, pour en conclure qu'il est des qualités physiques qu'on ne doit qu'au hazard de la naissance, et qui peuvent se perpétuer plus ou moins dans une suite de générations assez nombreuses. Sous ce rapport n'est-il pas évident que le principe d'hérédité n'est pas d'institution humaine ; qu'il est au contraire le résultat d'une loi générale de la nature, suivant laquelle les différens genres et les différentes espèces du règne animal se maintiennent jusqu'à un certain point dans la même catégorie, conservent certains caractères communs, certaines distinctions particulières, une analogie plus ou moins remarquable, que la révolution des temps et des choses affaiblit ou renforce, mais n'efface presque jamais entièrement.

Le principe d'hérédité sous le rapport moral, me paraît porter encore sur des bases bien plus solides et bien plus importantes que sous le rapport physique ; le pouvoir naturel de l'éducation, celui des exemples, celui des souvenirs. Comment ne pas supposer que des enfans nourris comme leurs pères, élevés dans les mêmes maximes, attachés de bonne heure aux mêmes habitudes, ne conservent pas avec eux des ressemblances plus ou moins sensibles ? Comment se refuser à croire que leur imagination ne demeure frappée des exemples qu'ils auront eus sans cesse sous les

yeux ? Est-il encore dans la nature de nos affections de ne pas accorder de l'intérêt et de l'estime au souvenir, aux images vivantes d'un être qui subjugua notre admiration par ses talens ou par ses vertus ? On ne manquera pas sans doute ici de m'objecter l'avilissement de la postérité de tant d'hommes célèbres. Mais sans répéter la réponse que j'ai déjà faite à cette objection, j'observerai seulement que les enfans de ces hommes si célèbres sont peut-être justement ceux qui, par plus d'une raison, appartiennent le moins à leurs pères, et par leur naissance, et plus encore par leur éducation.

Les hommes de génie, les grands hommes en tout genre que l'on a vu sortir des castes les plus avilies, des générations les plus obscures, sont d'heureuses irrégularités dans l'économie de la nature, qui n'anéantissent point l'ordre que nous lui voyons suivre le plus constamment. Les prodiges ne tiennent à aucune série particulière ; ce ne sont des prodiges que parce qu'ils ne peuvent être classés dans aucune liaison suivie de causes et d'effets. Ce que nous croyons voir ici de plus clair, c'est que l'existence des hommes de l'énergie la plus étonnante, a presque toujours résulté de deux conditions, en apparence fort opposées : de plus grandes ressources et des plus grands obstacles. Il semble qu'il n'y ait que la réaction des obstacles qui porte l'activité des ressources au plus haut degré qu'elles puissent atteindre.

L'aristocratie des privilèges héréditaires peut bien avoir été la source d'une infinité d'abus et de désordres ; mais l'esprit de famille n'en est pas moins un des premiers fondemens de l'ordre social, un des premiers garans de la sûreté publique, la meilleure sauve-garde des bonnes mœurs, la plus puissante, tout à-la-fois la plus simple et la plus naturelle ; parce que c'est son influence

seule qui les forme, les conserve, les fait chérir et respecter. Le grand cercle de l'ordre politique n'a jamais un mouvement plus sûr et plus doux que lorsqu'il n'est que l'extension graduée de tous les petits cercles inférieurs et domestiques dont il se compose.

L'autorité des pères sur les enfans, celle des chefs de familles sur leur postérité, sert également d'exemple et de soutien à l'autorité des lois et de leurs premiers magistrats ; elle en est la source première et la source la plus incorruptible, la plus inépuisable.

La plupart de nos affections, lorsqu'elles voient le terme de leur empire, sont faibles ; celles qui n'ont qu'un terme prochain, et n'en sont pas moins violentes, se distinguent communément par une fougue qui pour être bientôt épuisée, n'en laisse pas moins après elle les ravages les plus funestes. Quelque fugitive, quelque périssable que soit notre existence, nos vœux, nos désirs aspirent sans cesse à quelque chose d'immortel. L'instant de la vie se passe, pour ainsi dire, à poser les jalons d'une destinée éternelle.

Ce n'est que par l'effort pénible de la plus froide réflexion, ou grâce à la sensualité la plus grossière et la plus imbécille, que l'homme parvient concentrer l'activité de ses forces et de ses besoins dans la sphère bornée du moment présent. L'homme animal comme l'homme spirituel, toutes les fois qu'il s'abandonne à l'instinct de sa nature, cherche tous les moyens qui sont à sa portée d'étendre les limites de son existence, d'en accroître l'énergie, d'en prolonger la durée, d'exister encore, autant qu'il en peut concevoir la possibilité, hors de lui et après lui. L'amour le plus physique, la tendresse, pour ainsi dire, la plus machinale des

pères et des mères pour leurs enfans n'en offrent-ils pas une preuve frappante, irrésistible ?

Ah ! qui peut avoir l'ame assez froide pour ne pas voir dans ce sentiment naturel et presque involontaire le bien le plus puissant des mœurs et de la société ! même, sans avoir jamais joui du bonheur d'être père, que je plains le mortel insensible, qui ne sait pas s'aimer dans ce qui l'entoure et dans ce qui doit lui survivre, qui ne sent pas avec quelle force, avec quel intérêt puissant et doux on s'attache à la terre, à l'état, à la propriété quelconque, à la religion, à l'idée, au seul nom dont on se flatte de pouvoir faire jouir ses enfans, pour revivre, du moins encore à ce titre, jusque dans leur dernière postérité !

Les abus, les extravagances par lesquelles un fol orgueil sut corrompre l'innocence, et le charme de ce sentiment lié de la manière la plus intime à tous les principes de la nature de l'homme, peuvent bien le faire méconnaitre, mais ne sauraient en détruire la force et ta réalité.

Ne suffirait-il pas d'avoir vu que le principe d'hérédité, sous le rapport physique comme sous le rapport moral, se trouve fondé sur des bases réelles, sur des résultats certains, pour sentir par-là même l'absurdité de le rejetter sous le rapport politique ?

Quel autre but doivent avoir nos institutions sociales, que celui de circonscrire ou de renforcer la puissance de nos actions naturelles ? toute législation ou l'on n'a pas calculé te meilleur parti qu'il était possible de tirer de ces affections, la plus grande résistance qu'il y avait lieu d'en attendre, n'a pas rempli son objet, n'a pas embrassé du moins toute l'étendue de ses difficultés et de ses ressources.

Si c'est au perfectionnement de l'espèce humaine que doit tendre toute l'organisation de l'ordre social, comment négliger les moyens de propager le plus sûrement les qualités supérieures, ou les dispositions les plus généralement utiles, qui paraissent distinguer certaines classes ou certaines races d'hommes ?

Comment maintenir sans trouble et sans violence l'autorité des lois et de la magistrature, en affaiblissant tous les ressorts de l'autorité des relations intérieures et domestiques ?

C'est moins en faveur des gouvernans qu'en faveur des gouvernés que le principe d'hérédité semble précieux à conserver. Les hommes prennent encore plus difficilement l'habitude d'obéir que celle de commander. Ils ne supportent guère la charge d'obéir, sans l'ascendant funeste d'une force physique, qu'à ceux-là même en qui d'anciennes relations d'égard et de respect les ont accoutumés depuis long-temps à reconnaître une supériorité quelconque, soit réelle, soit d'opinion. Voyez les États les plus démocratiques de la Suisse : c'est là que la considération de certains noms, de certaines familles, s'est maintenue avec plus de suite, et peut-être même avec plus de superstition que partout ailleurs ; tant il est vrai que ce préjugé, si c'en est un, tient à des sentimens plus forts que toutes nos institutions de mains d'homme.

Sans intérêts héréditaires, comment lier entre elles les générations qui se succèdent ? et sans la puissance auguste de ces liaisons, comment garantir la stabilité de quelque constitution que ce puisse être ?

Àla Chine, dans l'Inde, en Égypte, à Sparte, à Venise, combien la distinction prononcée des rangs et des castes, n'a-t-elle pas fa-

vorisé la durée de toutes les institutions politiques ! je ne dis pas que ces institutions en fussent meilleures ; je dis seulement qu'elles en furent plus stables et plus permanentes. Venise vient d'être bouleversée, pour ainsi dire, en un instant ; mais par quelle puissance ? mais après combien de siècles de durée et de prospérité, quoique entourée souvent des plus terribles convulsions, des dangers les plus menaçans ? C'est dans la perpétuité même des abus qu'on peut observer quelquefois l'avantage et l'infaillible effet de certains principes.

Je connais des priviléges héréditaires qui purent contribuer à maintenir dans la même caste, dans la même famille, le même esprit les mêmes vertus ; tels furent sans doute ceux du Patriciat dans les beaux jours de la République romaine ; tels furent ceux de tous les citoyens de Lacédémone, malgré l'injustice et les cruautés qui en furent l'odieuse et l'indispensable condition ; tels furent peut-être encore ceux de notre noblesse chevaleresque en Europe, jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Mais je pourrais citer plus sûrement encore d'autres priviléges héréditaires dont l'effet naturel dut être de corrompre d'énerver, d'abâtardir les races les plus distinguées et les plus généreuses ; ce sont ces priviléges qui n'étaient que de frivoles distinctions de luxe de faveur et d'impunité.

Quand l'ascendant impérieux de l'habitude et du préjugé forçait la jeune noblesse à se vouer toute entière à des exercices et à des jeux qui ne pouvaient manquer d'augmenter prodigieusement la force et l'adresse du corps, cette caste privilégiée se distinguait de toutes les autres par des qualités très-réelles, et qui devaient avoir d'autant plus de prix, qu'à cette époque la destinée des combats, qui décide presque toujours de la destinée des em-

pires, dépendait beaucoup plus sans doute de la valeur personnelle des combattans, qu'elle n'en dépend aujourd'hui, que l'invention de la poudre et l'usage de l'artillerie ont si fort changé nos systèmes de tactique.

Un chevalier couvert de son armure, accoutumé dès la plus tendre jeunesse à porter cette puissante égide, et sous cet énorme poids, à manier toujours d'une main sûre et facile sa lance et son épée, était bien réellement d'une espèce supérieure à celle des hommes qui n'avaient pas reçu la même éducation, qui ne jouissaient pas du droit de prétendre aux mêmes avantages.

Les épreuves de vertu, de générosité, de courage, auxquelles on devait soumettre la jeunesse de la plus haute naissance, avant qu'elle pût être admise au rang de chevalier, prouvent qu'il est des idées de justice et de raison qui se mêlent à l'origine des institutions, qui sous quelques rapports semblent s'en éloigner le plus. On sentait le danger d'accorder à un homme sur ses semblables une supériorité de puissance dont il était si facile qu'il abusât. On exigeait donc de son caractère moral, des principes dans lesquels sa jeunesse avait été nourrie, des habitudes qu'il avait déjà contractées, une sorte de garantie et de sûreté contre lui-même.

Au souvenir de cette antique noblesse je craindrais d'opposer celui d'une noblesse plus moderne, dont l'honneur s'avilit par ses alliances avec la fortune la plus méprisable, par sa soumission aux caprices de la faveur la plus légère et la plus inconstante, par un goût effréné pour le plaisir, par la corruption générale des principes et des mœurs ; corruption dont le comte de Mirabeau n'avait que trop bien prévu les suites, lorsqu'il écrivait au comte d'Entraigues « Si l'on n'y prend garde, le Démocratisme causera

notre ruine ; car depuis long-temps en France, il n'y a plus que la populace qui conserve encore du caractère et du courage.... »

Il ne s'agit pas de crier d'abord contre les préjuges mais de savoir premièrement si ce ne sont que des préjugés.

Jean-Jacques Rousseau.

Sur l'origine de nos Idées, et particulièrement de nos idées religieuses

On n'a bien saisi, ce me semble, l'origine d'une idée, que lorsqu'on en a trouvé le germe dans une sensation très-commune, ou dans un sentiment, quoique individuel, au moins très-incontestable.

Qu'est-ce que l'idée la plus abstraite, si ce n'est le dernier terme de généralisation dont l'impression particulière qui nous la fit concevoir pouvait être susceptible ?

Ainsi l'idée d'espace est le dernier terme de généralisation où nous aura conduits l'impression de la première surface plane sur laquelle nous aurons remarqué la suite de plusieurs objets placés l'un à côté de l'autre, simultanément et d'une manière plus ou moins propre à nous frapper, comme une table, un plancher, une grande pelouse semée d'arbres et d'arbrisseaux.

Ainsi l'idée d'être n'est sans doute que le dernier terme de généralisation ou nous aurons été conduits par le sentiment intérieur de notre nous, de notre propre vie, de notre propre existence.

D'où nous serait venue l'idée du temps, de l'éternité, si ce n'est de l'accumulation mille fois répétée de la durée des instans, des phénomènes, des impressions que nous avons vu se succèder depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis le premier grain qui s'écoule d'un sable jusqu'au dernier ?

D'où nous serait venue encore l'idée de cause et d'effet, si ce n'est de la généralisation d'une expérience souvent réitérée que tel ou tel phénomène, tel ou tel sentiment n'a jamais existé, du moins pour nous, sans avoir été précédé ou suivi de tel ou tel autre ?

Cette faculté de généraliser, comme celle d'analyser et de combiner, diffère évidemment de la faculté de sentir et d'appercevoir, et ces deux facultés nous paraissent aussi d'un ordre supérieur à celle-ci. Mais ces différentes facultés n'en sont pas moins dans la liaison la plus intime, et tellement intime, que l'une sert constamment à l'autre d'épreuve, de guide ou d'appui.

C'est parce que nous appercevons différens objets successivement ou simultanément, que nous sommes par-là même à portée de les joindre ou de les séparer, de les distinguer ou de les confondre.

Et c'est parce que nous sommes en état de les joindre ou de les séparer, de les distinguer ou de les confondre, que nous devenons aussi capables de généraliser une perception particulière et de particulariser une idée générale.

Ce sont des actes qui se suivent, naissent l'un de l'autre, et se soutiennent mutuellement.

Notre entendement est tour-à-tour poète et calculateur ; il est poète lorsqu'il rassemble nos perceptions et nos idées, les place, les arrange dans un ordre quelconque ; il est calculateur, lorsqu'il en fait l'addition ou la soustraction, la division ou la multiplication. Toute synthèse tient de la poésie, toute analyse de l'arithmétique.

Les principes les plus incontestables de notre raison ne sont que les apperçus plus ou moins lumineux des rapports qui existent véritablement dans la nature intellectuelle et morale comme dans la nature physique, des rapports naturels entre telle ou telle idée, telle ou telle cause et tel ou tel effet, tel ou tel but et tels ou tels moyens. Ce ne sont ni nos abstractions, ni nos combinaisons qui forment ces rapports, elles nous servent seulement quelquefois à les découvrir, à les concevoir et à les énoncer d'une manière plus claire et plus précise. Il en est de ces rapports, quelque simples ou quelque compliqués qu'ils se présentent à notre pensée, comme des accords en musique : le compositeur ne les trouverait pas s'ils n'existaient pas déjà d'avance dans la succession naturelle des sons, depuis l'accord de la tierce à la quinte, jusqu'à l'accord le plus éloigné, le moins connu ; l'artiste ne peut que les saisir, les distinguer ou les réunir avec plus ou moins d'effet, plus ou moins de bonheur.

Quoique la faculté d'abstraire et de généraliser abrège et facilite beaucoup le calcul de nos perceptions et de nos idées ; quoiqu'elle nous donne le moyen d'en tirer plus promptement et plus sûrement d'utiles résultats, gardons-nous d'en être trop fiers.

Tout merveilleux que peuvent nous paraître quelquefois les produits de nos abstractions et de nos généralisations, de la plus ingénieuse, de la plus vaste et de la plus profonde à la perception

simple qui en fournit le premier germe, la distance réelle n'est jamais fort grande.

Nos idées les plus spirituelles, nos sentimens les plus purs, nos pensées les plus élevées, malgré le faste imposant de notre langage, examinées de près, se ressentent toujours encore assez de leur obscure et grossière origine.

L'idée d'un ordre moral n'est peut-être que la représentation d'une série régulière et proportionnelle de rapports physiques, appliquée à la suite de nos rapports intellectuels et moraux.

Le sentiment même de la vertu ne tire son origine que de ce sentiment de bien-être résultant de l'heureux équilibre de nos forces physiques, comparé très-naturellement à celui qui doit résulter de l'heureux équilibre de nos forces intellectuelles et morales.

L'idée de Dieu, même la plus philosophique, n'est sans doute que l'abstraction la plus pure de cette idée de cause, puisée dans la longue série de causes et d'effets que nous offrent le spectacle du monde sensible et la succession suivie des êtres qui le composent.

Le premier sentiment que nous fait éprouver l'existence de l'Être-suprême, est de la même nature que celui que nous fait éprouver l'existence de toute cause invisible, dont les effets nous ont fortement émus de crainte ou d'amour, d'épouvante ou d'admiration.

Aussi quelque distance immense que notre réflexion soit forcée de reconnaître entre nos rapports avec l'Être-suprême et tout autre rapport humain, ou nous ne nous en formons que des idées

purement négatives, ou nous ne manquons jamais de nous le représenter comme un père ou comme un maître, comme le premier objet de notre amour, ou comme le premier objet de nos craintes.

Malgré la grande diversité de nos systèmes de théologie, de nos sectes et de nos communions religieuses, il me semble donc qu'il n'existe guère que trois religions essentiellement différentes : celle qui se fonde sur un sentiment d'amour, celle qui se forme sur un sentiment de crainte, et celle qui tient également de l'un et de l'autre de ces sentimens.

La première, j'en ai sinon la certitude la plus consolante, au moins la plus douce espérance, la première est la source de toutes les vertus et de tout le bonheur dont une ame humaine peut être susceptible.

La seconde est le principe funeste de ce déluge de crimes et de tourmens que le fanatisme et la superstition répandirent sur la terre, depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours.

La troisième est celle qui renfermée dans de justes bornes, dirigée avec sagesse, et soutenue de l'appareil d'un culte imposant, peut avoir sur le repos et le bonheur de nos institutions sociales l'influence la plus salutaire et la plus active.

Les opinions religieuses les plus bizarres et les plus sublimes, les sentimens religieux les plus communs et les plus singuliers, tous les mystères de la théologie la plus élevée et de la superstition la plus puérile, ont un rapport étonnant avec les mystères de l'amour le plus pur et ceux du plus grossier.

La religion et l'amour sont les seuls sentimens dont la force l'emporte le plus habituellement sur celle de notre intérêt personnel, parce que le premier effet de leur charme est de nous transporter hors de nous-mêmes, de placer et notre existence et notre bonheur dans un autre objet que nous.

Ce que nous aimons, ce que nous adorons sur la terre comme dans le ciel, est toujours quelque chose d'invisible ; car ce que nous croyons appercevoir dans quelques formes extérieures, quelque ravissantes qu'elles puissent nous paraître, n'est pas véritablement ce que nous aimons, ce que nous adorons. Ces formes extérieures ne sont qu'une espèce de révélation qui nous inspire le desir, le besoin de jouir plus intimement de ce que nous aimons, de ce que nous adorons déjà, sans que nos sens aient encore pu l'atteindre.

Ainsi la manière dont nos sens et nos sentimens embrassent l'objet d'une passion tendre et profonde, est tout-à-fait analogue à ce que nous appelons la foi, lorsqu'il s'agit de l'objet d'une piété, d'une adoration religieuse.

Toute passion subsiste tant que l'objet qui l'a fait naître entretient cette foi du desir, la nourrit et ne l'épuisé pas. C'est parce que l'amour de Dieu la nourrit sans cesse, cette foi, et ne peut jamais l'épuiser, qu'il est aussi le seul amour dont il soit impossible de concevoir l'étendue ou le terme.

L'amour et la religion non-seulement ont la force de nous transporter hors de nous ; il est même de l'essence de ces deux sentimens de nous en faire éprouver le plus vif besoin. Le véritable amant comme le vrai dévot ne vit et n'aspire qu'à vivre dans l'objet aimé.

Quelle existence, quel bonheur personnel ne sacrifie-t-il pas sans regret, sans effort, à la douce illusion, au desir ardent de cette vie hors de lui ? un instant, un éclair de cette inconcevable félicité ne lui paraît pas trop payé de plusieurs années, de plusieurs siècles écoulés dans l'indifférence et dans l'isolement. Les dons les plus précieux, les sacrifices les plus pénibles, l'entier renoncement à nous-mêmes, le dévouement le plus absolu ne nous coûtent plus rien dans cette délicieuse exaltation de notre âme ; que dis-je ? ce qui, dans un état ordinaire, semblerait un effort surnaturel, devient alors l'accomplissement du besoin le plus impérieux, le repos tout à-la-fois et l'enivrement le plus voluptueux de tout notre être.

Après avoir donné pour l'objet aimé tout ce qu'on possède, on voudrait imaginer mille moyens de se donner encore mille fois soi-même. Un de ces mille moyens est de s'imposer des privations, des douleurs des supplices volontaires. Souffrir, c'est jouir. Mourir, s'anéantir soi-même dans l'adoration de l'objet aimé, c'est revivre en lui, c'est rassembler un moment sur ce point unique de bonheur tous les rayons de sa vie et de sa sensibilité.

Les vœux religieux les plus contraires en apparence à la nature de l'homme, les pratiques religieuses les plus bizarres, les plus inhumaines, les plus révoltantes, n'ont-elles pas pu prendre leur source dans cette même exaltation de notre pensée, de notre imagination, de notre sensibilité, dont tout amour violent et profond nous rend trop évidemment si susceptibles ? que l'on se rappelle les tourmens, les macérations, les tortures de toute espèce des Bramines, celles nos Saints, leurs abstinences si longues et si cruelles, leurs jeûnes, leurs flagellations, et jusqu'aux coups de bûche, jusqu'au crucifiement des disciples du bienheureux Pâris ;

n'y retrouve-t-on pas toutes les privations, tous les supplices volontaire de l'amour chevaleresque, parodiés si plaisamment par Don-Quichotte ?

Comme le seul moyen de prévenir les écarts de l'amour ou d'en modérer les excès, c'est d'accoutumer de bonne heure notre sensibilité, notre imagination à consulter et à suivre les lumières de la raison et du goût, il n'en est point d'autre aussi pour prévenir le désordre et les illusions funestes de nos affections religieuses.

Ainsi que les liens et les douceurs d'un mariage heureux sont très-propres à garantir un cœur trop tendre ou trop passionné des séductions les plus dangereuses de l'amour, une religion positive, dont les dogmes sont tout à-la-fois touchans et raisonnables, le culte attrayant et doux, quoique imposant et sévère, est sans doute aussi l'égide la plus sûre pour préserver une ame trop susceptible ou trop ardente, des emportemens du fanatisme ou des faiblesses de la superstition.

Sur la lecture

De combien d'épithètes pompeuses n'a-t-on pas cru devoir honorer notre siècle ! On a dit que c'était le siècle de la philosophie et de l'humanité, celui des grandes découvertes et des grandes révolutions. Assurément je ne prétends lui refuser aucun de ces titres ; mais il en est un autre qu'il serait, ce me semble, encore plus injuste de vouloir lui disputer, c'est d'être par excellence le siècle de la lecture. Jamais en aucun temps on n'a vu paraître plus de livres ; jamais on n'en a tant lu, sur-tout en France, en

Angleterre, en Allemagne. Jamais la classe des liseurs n'a été plus nombreuse d'un bout de l'Europe à l'autre et jamais on n'a pu, je pense, attribuer à la lecture une influence plus puissante et plus universelle. Grace à l'intérêt qu'ont excité depuis quelques années les gazettes et les journaux, on ne craint point d'assurer qu'en France seulement, la classe des liseurs est augmentée de plus d'un million. C'est avec de l'encre comme avec de la poudre à canon qu'aujourd'hui l'on gouverne et l'on bouleverse l'univers. La politique actuellement m'inspire tant d'horreur, ou tant de respect, que je ne suis guère tenté de considérer ici ce goût dominant pour la lecture dans ses rapports avec les craintes ou les intérêts du gouvernement. Je me contenterai d'observer que si ceux qui gouvernent ont cru pouvoir s'en servir quelquefois avec avantage pour fonder et pour défendre leur puissance, ils ont dû bientôt voir que cet instrument était beaucoup plus propre encore à l'attaquer, à l'affaiblir, à la détruire : car l'empire de l'opinion, dont la liberté de parler et d'écrire est le grand mobile, n'acquiert malheureusement jamais une force plus réelle, plus active que lorsqu'il se trouve en opposition décidée avec l'empire des autorités établies.

La lecture est devenue de nos jours un des premiers besoins de l'accroissement, et si j'ose m'exprimer ainsi, du luxe de notre civilisation ; elle est un des alimens les plus indispensables de l'oisiveté de notre existence. Rien, sans doute, n'a contribué davantage à faciliter le progrès des lumières et des vérités utiles, à les répandre rapidement dans tous les pays et dans toutes tes classes de la société ; mais rien aussi n'a plus contribué sans doute à multiplier les demi-connaissances, le ridicule et les dangers d'une instruction superficielle ; à divulguer avec impunité tant d'opinions injustes ou hazardées, tant de maximes fausses

en elles-mêmes ou d'une application du moins fort nuisible ; à propager enfin avec la célérité la plus effrayante d'anciens et de nouveaux préjugés, d'anciennes et de nouvelles erreurs de tout genre. On a bien répété plus d'une fois que cette multitude d'écrits, allant tantôt au même but, et tantôt se croisant les uns les autres, ressemblait à ces poisons qui se neutralisent mutuellement ou dont l'énergie se perd par l'excès même de l'usage ou de l'abus qu'on ne cesse d'en faire. Mais il n'est pas prouvé que ce remède du mal, quelque naturel qu'il soit et quelque utile qu'il puisse être, en prévienne toujours assez tôt les suites ou les répare assez sûrement. Les intervalles durant lesquels le poison seul agit, plus ou moins prolongés, n'ont produit que trop souvent les effets les plus funestes et les plus durables.

Il me semble qu'en général c'est un peu légèrement que l'on s'est si fort énorgueilli de tous les moyens d'instruction offerts dans la plus grande partie de l'Europe à toutes les classes, à tous les individus de la société, sans choix et sans distinction. On a développé peut-être beaucoup plus de facultés que le repos et le bonheur de la société n'en pouvait employer ; on les a fait sortir de la sphère naturelle de leur activité, sans savoir comment les placer convenablement dans une autre. On n'a fait qu'irriter ainsi les petites et les grandes ambitions, leur mal-aise, leurs regrets, leurs dégoûts, leurs besoins, leurs mécontentemens. On a fort augmenté par-là les embarras de l'ordre général, sans que l'existence du plus grand nombre en soit devenue plus heureuse, ou le bien être même de ceux qui semblaient devoir en tirer le premier avantage, plus facile et plus assuré.

Parmi tant de facultés que des moyens d'instruction trop vulgaires, trop prodigués, ont développées mal-à-propos pour leur

propre compte aussi bien que pour l'intérêt public, combien n'en est-il pas encore qui ne l'ont été que très-imparfaitement, qui l'ont été même si mal, qu'au lieu de favoriser leur progrès naturel par des moyens insuffisans, par des efforts prématurés et factices, on a réussi plutôt l'arrêter, ou le corrompre ?

Cette foule importune de demi-savans, de beaux-esprits avortés, de critiques ineptes, de faux connaisseurs, de prétendus philosophes, d'amateurs ennuyeux et ridicules, en se pressant autour de l'homme de génie, de l'homme d'un esprit vraiment supérieur, devient aussi nuisible que l'est un amas confus de ronces et d'arbustes sauvages autour d'un grand et bel arbre ; elle l'empêche de jeter des racines assez profondes, d'élever ses branches assez haut, de les étendre assez loin pour donner l'ombrage et les fruits que promettait sa sève généreuse et féconde.

Pour se moquer de la sotte vanité d'une caste privilégiée, qui croyait par sa naissance même avoir le droit de prétendre à tout, on disait dans le siècle passé : Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris. Ce qu'un poète moderne a dit d'eux, quelques années avant la révolution, « que de nos jours ils apprenaient tout sans rien savoir » ne pourrait-il pas s'appliquer à beaucoup d'autres classes ? L'abondance des moyens d'instruction, la facilité du moins apparente de nos théories à la mode, n'a-t-elle pas engagé, pour ainsi dire, tout le monde à faire l'essai d'une étude quelconque, à courir d'une science à l'autre, à croire souvent pouvoir les embrasser toutes à-la-fois ? et de cette foule innombrable de tentatives plus ou moins sérieuses, plus ou moins soutenues, a-t-on vu sortir en effet beaucoup de talens supérieurs, beaucoup d'instruction solide et profonde ? Pour avoir appris tant de choses en sommes-nous plus savans ? Pour avoir

lu tant de livres en sommes-nous plus instruits ? Pour être un peu plus instruits enfin, s'il est vrai que nous le soyons, en sommes-nous plus heureux ou plus raisonnables ?

La culture de notre siècle est arrivée à un si haut degré de perfection, que l'idée d'utilité pour l'esprit ou pour le cœur n'occupe guère plus ceux qui composent la plupart des livres que ceux qui les lisent. Est-ce pour s'instruire qu'on lit ? c'est pour s'amuser, pour charmer ou pour distraire son imagination, pour oublier ou pour tuer le temps. Louis XIV demandait un jour au duc de Vivonne : mais à quoi sert de lire ? Le duc de Vivonne, qui avait de l'embonpoint et de belles couleurs, répondit : La lecture fait à l'esprit ce que vos perdrix font à mes joues. Aujourd'hui, s'ils étaient de bonne foi, beaucoup de gens répondraient : La lecture supplée admirablement au vide de la solitude, aux ennuis de la conversation, à l'intérêt du jeu ; quelquefois même elle remplace les liqueurs ou l'opium, nous berce, nous endort et nous fait faire les plus agréables rêves du monde.

Dans les Républiques anciennes comme dans les nôtres, il existait un grand nombre de citoyens dispensés de toute espèce de travail. On ne voulait pas cependant qu'ils fussent oisifs ; ils trouvaient une occupation dans les exercices qui dépendaient de la gymnastique et dans ceux qui avaient du rapport à la guerre. Il faut donc regarder les Grecs, dit Montesquieu, comme une société d'athlètes et de combattans. Ne pourrait-on pas regarder plus d'un peuple moderne comme une société d'écrivains, et de liseurs, d'histrions et de spectateurs plus ou moins sensibles, plus ou moins distraits ?

Mais ce n'est pas dans un cercle où je distingue tant de personnes instruites et que l'instruction a rendues non-seulement

plus aimables, mais encore plus attachées à leurs devoirs, que je me permettrai de faire la satyre du goût qui les rassemble ; j'aime mieux me rappeler en leur présence les principes qu'elles ont dû suivre dans le choix de leurs lectures, pour servir de règle à la jeunesse disposée à marcher sur leurs traces.

L'effet de nos premières lectures est d'une telle importance pour l'heureux développement de nos sentimens et de nos idées, qu'il serait fort à desirer qu'il pût toujours être dirigé par l'expérience la plus éclairée, par le discernement le plus sûr et le plus sévère.

Si l'époque dans laquelle nous vivons a produit un déluge de mauvais livres, on lui doit aussi, convenons-en, plus d'excellens ouvrages élémentaires qu'il n'en avait paru dans aucun autre.

Pour le premier âge, nous nous contenterons de citer les Conversations d'Émilie de M d'Épinay, le Magasin des enfans de M le Prince de Beaumont, les Œuvres de M la comtesse de Genlis, sur-tout son Théâtre d'Éducation et ses Veillées du château, les Dialogues des morts, de Fénélon, les petits romans et les voyages de M. Campe. On nous permettra de placer encore dans cette première classe les Cantiques sacrés de Gellert, un des meilleurs livres peut-être qu'on ait jamais faits ; je n'en connais pas du moins qui respire le sentiment d'une morale plus pure, qui soit d'un caractère et d'un intérêt plus propre à l'inspirer, qui rappelle à l'homme tous ses devoirs avec une autorité plus touchante, en vers plus simples, plus doux, et plus faciles à retenir.

Pour un âge plus formé, susceptible d'une application plus sérieuse et plus suivie, nous ne pensons pas qu'il existe d'ouvrage qui puisse développer les idées suivant une méthode plus natu-

relle, leur donner plus de justesse, plus de clarté, plus de précision que les écrits de Locke, de Condillac, d'Euler, de Clairaut de Smith et de Hume, d'Abt et de Garve, d'Addisson et de Shaftesbury. Parmi les œuvres de Condillac, c'est sur-tout sa logique et sa grammaire que je recommanderais d'abord. Personne avant lui n'a mieux établi la nature nominale des idées abstraites, l'effet du langage sur la pensée. De tous les savans écrits d'Euler, il n'en est qu'un seul qui soit à ma portée, et c'est sans doute aussi le seul dont je prétends parler ici, ses Lettres à une princesse d'Allemagne. Je ne crois pas qu'on ait jamais exposé les premiers principes de la science avec plus d'exactitude tout à-la-fois et plus de clarté. L'évidence de ce livre est comme le foyer de lumière que produit l'admirable miroir des grands télescopes d'Herschell ; elle éclaire tellement les objets les plus éloignés de nous, qu'elle semble les rapprocher et les placer à volonté, pour ainsi dire, de manière que la vue la plus bornée puisse les atteindre.

Les élémens de Clairaut ne formeront peut-être pas de grands mathématiciens mais ils donneront au moins le goût de cette science à ceux qui auront quelque disposition à l'apprendre ; et tout esprit attentif y suivra sans doute avec un charme tout particulier le développement des méthodes d'invention les plus simples et les plus ingénieuses.

Celui qui n'apprendra pas de Smith et de Hume l'art d'observer la marché la plus naturelle de nos sentimens et de nos idées, le cours le plus ordinaire comme le plus singulier de tous les mouvemens divers de notre imagination et de notre sensibilité, probablement n'en saura jamais rien.

Après avoir lu et médité les écrits de Garve, d'Abt, de Schaftesbury, sur-tout le Spectateur d'Addisson, où la morale la plus ai-

mable est présentée sous tant de formes heureusement variées et toujours également intéressantes, qui ne se féliciterait pas d'être homme et citoyen ? Qui ne se sentirait pas mieux disposé par là même à remplir avec autant de sérénité que de résignation tous les devoirs de la société, les moins importans comme ceux qui le sont le plus !

Quant à l'histoire, avant d'étudier les ouvrages des grands maîtres, Tacite, Salluste, Tire-live, Machiavel, Voltaire, Vertot, Hume et Robertson, j'oserai conseiller de lire d'abord les excellens Abrégés de l'abbé Millot, et de se rendre familier l'usage des Tablettes chronologiques de Lenglet du Fresnoy, des Abrégés de Pfeffel et du président Hénaut.

Mais ce n'est pas une bibliothèque de lecture dont je veux tracer ici le plan ; je me presse de revend quelques observations plus générales.

Pour ne pas trop lire comme pour lire assez, je ne vois qu'une règle sûre, c'est de bien lire, c'est-à-dire avec méthode, d'après un plan réfléchi, plus ou moins étendu, plus ou moins sévère, si vous voulez, mais qui nous conduise toujours vers un but quelconque.

En général on veut ou s'instruire ou s'amuser.

Si l'on a pour but l'instruction on ne choisira sans doute que des ouvrages que l'on puisse comprendre, et l'on commencera par ceux qui dans chaque genre seront le plus réellement à la portée de notre capacité ; mais avec cette intention, il faut bien se garder de choisir des ouvrages qui ne présentent que des notions vagues et superficielles. Tout ce qui n'est que superficiel n'est jamais assez clair ; et souvent l'explication de l'idée la plus abstraite, du système le plus compliqué devient extrêmement claire

à force de précision et de profondeur. C'est un agréable ouvrage assurément que les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes ; mais pour ne s'approprier même que le peu d'idées exactes qui s'y trouvent sur l'astronomie, il faudrait soumettre son esprit à un travail plus long, plus incertain qu'en prenant la peine de les étudier dans les ouvrages plus simples, quoique plus profonds et plus méthodiques, des Boden, des Lalande, des Bailly.

Plusieurs routes peuvent conduire au même but, mais il n'en est qu'une ordinairement qui soit la plus courte, la plus facile, et par conséquent la meilleure : ce n'est qu'en se déterminant à surmonter les premières difficultés qu'on arrive bien sûrement à la solution des dernières. Ce n'est qu'avec la patience et le degré d'attention nécessaires pour saisir une vérité quelconque, que l'on parvient à la saisir véritablement ; qui croit l'atteindre sans employer les mêmes efforts, n'embrasse qu'une fausse apparence et s'entoure de vains fantômes.

Quand on n'aurait dans ses lectures d'autre but que celui de s'amuser, encore faudrait-il les choisir, comme on choisit les personnes de la société pour ne corrompre ni ses mœurs ni son goût ; et tout dépend encore ici du bonheur des premiers choix.

Pour ne pas être tenté de lire de mauvais livres, pour être sûr même de ne pouvoir en supporter la lecture, il suffit, je pense, de n'en lire d'abord que d'excellens. Un homme qui a passé sa jeunesse en bonne compagnie, en dépit de toutes les révolutions du monde, ne pourra se trouver dans la mauvaise sans dégoût et sans ennui. Après avoir pleuré aux tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, comment s'intéresser à celle des Boyers des Pradons ? Après avoir ri aux comédies de Molière et de Regnard,

comment s'amuser beaucoup de celles de Dancourt ou de Montfleury ? Après avoir rempli son imagination des grands et sublimes tableaux d'Homère de Virgile, du Tasse et de Milton, comment admirer les Chapelain, des Ronsard ? Après avoir goûté le bonheur de vivre au milieu du cercle intéressant de tous les êtres aimables qui nous attachent dans les romans de Richardson, de Fielding, de Miss Burney, comment se plaire à s'entourer de carricatures gigantesques, des conceptions bizarres de tous nos contes à la mode, de toutes nos vieilles histoires de chevalerie, de spectres et de revenans ?

Mde Genlis a prétendu dans un de ses écrits, que s'il ne fallait jamais permettre à la jeunesse la lecture de livres décidément mauvais, il convenait cependant de lui faire lire d'abord dans chaque genre les ouvrages médiocres, premièrement comme plus à sa portée, secondement comme plus propres à lui faire sentir dans la suite tout le prix des ouvrages supérieurs. Quelque grace et quelque adresse qu'elle emploie à soutenir ce paradoxe, elle aurait sans doute elle-même trop de regrets d'avoir pu réussir à le faire adopter.

Il est bien évident qu'à tout âge il ne faut vouloir lire que ce qu'on est en état d'entendre, ou d'étudier du moins avec succès ; qu'en fait de science il faut donc commencer par les ouvrages élémentaires pour arriver aux théories plus élevées ou plus complettes. Mais parmi ces ouvrages élémentaires, ce sont encore les plus parfaits qu'il faudra choisir, et les meilleurs ne sont jamais trop bons. Ce sont encore sûrement les mieux faits que l'intelligence de la jeunesse saisira le plus facilement parce qu'encore une fois les idées déterminées avec beaucoup de justesse et de précision sont toujours celles qui frappent davantage ; parce que

les livres les mieux pensés et les mieux écrits sont toujours les plus clairs, et les plus aisés comme les plus agréables à lire.

Quant aux ouvrages de sentiment et d'imagination, il est plus essentiel encore d'exiger le choix le plus sévère. Les impressions faites par les ouvrages de ce genre deviennent avec tant de promptitude, avec tant de facilité, par une séduction si douée et si dangereuse, des habitudes dominantes pour le cœur et l'imagination ! Les premières impressions, nécessairement les plus vives et les plus fortes, sont par là même les plus ineffaçables. Que de premières lectures de ce genre auxquelles on doit toutes les singularités, toutes les affectations de mauvais goût, dont des esprits assez distingués d'ailleurs n'ont jamais pu se défaire ! Hélas ! que de premières lectures de ce genre auxquelles des ames trop susceptibles pourraient attribuer encore les faiblesses, les penchans vicieux, qui corrompirent la pureté de leurs sentimens, qui firent la honte ou le tourment de leur existence !

On ne doit lire, j'en conviens, nos chefs-d'œuvre classiques qu'avec un esprit assez formé pour en saisir au moins les beautés les plus frappantes ; mais est-ce par l'étude de leurs plus faibles imitateurs qu'on s'y disposerait le plus heureusement ? On peut au contraire lire ces derniers sans beaucoup de danger, et même avec quelque fruit, lorsqu'on a déjà dans sa tête l'empreinte du modèle auquel il convient de les comparer pour les apprécier à leur juste valeur.

Au collège on nous fait lire peut-être trop tôt Virgile et Cicéron ; mais il en reste toujours dans notre mémoire quelques traces de grandes idées et de grandes images, qui dans une époque de la vie plus avancée servent le bon goût, comme les idées vagues de religion, puisées dans les catéchismes de l'en-

fance, préparent aussi plus ou moins le cœur aux doux sentimens d'une piété plus éclairée.

Ne faites donc lire à la jeunesse nos poëmes, nos théâtres, nos romans, que lorsque vous la croirez en état d'en comprendre le sujet, d'en saisir l'ensemble et les détails ; mais que les premiers poëtes que vous lui ferez lire soient Homère ou Virgile, le Tasse ou Milton, Gessner ou Viéland, les premiers théâtres, ceux de Corneille, de Racine, de Molière, les premiers romans, ceux de Richardson, de Fielding, de Le Sage, de Cervantes.

On m'objectera peut-être qu'en se bornant à ne lire que des ouvrages excellens, en s'accoutumant même à prendre les autres en dégoût, le cercle de nos lectures, dans plusieurs genres du moins, se trouverait bien-tôt épuisé ; mais de tous les inconvéniens, c'est encore celui qui me paraît le moins à redouter. Premièrement en lisant comme il convient de lire, lorsqu'on veut lire avec fruit, tous les bons livres ne sont pas sitôt lus. On a besoin d'un certain temps pour les lire avec attention, pour en méditer le sujet, pour embrasser le plan de l'ouvrage dans toute son étendue, pour en suivre l'exécution dans tous ses détails, pour se rendre compte à soi-même des résultats qu'on en a recueillis, de l'impression qu'on en a conservée. Et souvent avant de pouvoir achever cette espèce d'examen à son gré, l'on se trouve obligé de recourir à une seconde lecture qu'on fera toujours avec un nouveau charme, avec un nouvel intérêt, si l'ouvrage est véritablement d'un ordre supérieur.

Tout le monde, il est vrai n'est pas en état de s'approprier entièrement la méthode de lire du célèbre Gibbon ; mais il n'est personne qui ne doive juger qu'il n'en est point de meilleure. Voici ce que nous en disent ses mémoires : « Sa manière de lire était

fort éloignée des routes tracées et fréquentées par la paresse ; des analyses et des extraits raisonnés fixaient sur chaque objet de ses lectures ses opinions et ses souvenirs ; lorsqu'un livre lui paraissait mériter une attention plus spéciale, sa méthode était encore plus sévère et consistait en un travail qui approchait, pour ainsi dire, de celui de la composition. Après un coup-d'œil, dit-il, jeté sur le sujet et la disposition d'un livre nouveau, j'en suspendais la lecture que je ne reprenais qu'après en avoir examiné moi-même le sujet sous tous les rapports, qu'après avoir repassé dans mes promenades solitaires tout ce que j'avais ou pensé ou appris sur l'objet de tout le livre, ou de quelque chapitre en particulier. Je me mettais ainsi en état d'apprécier ce que l'auteur ajoutait à mon fond original, et j'étais quelquefois favorablement disposé par l'accord, et quelquefois par l'opposition de nos idées. »

Le goût formé par l'étude des bons modèles, on pourra parcourir non-seulement sans risques, mais encore avec une sorte d'utilité, des ouvrages assez médiocres ; ils serviront souvent à former des comparaisons instructives : quelque imperfection que présente leur ensemble, il en est plus d'un où l'on ne manquera pas de trouver quelques parties vraiment intéressantes, quelques détails heureux, quelques vérités bien développées sous un point de vue plus simple ou plus singulier. La nouveauté d'ailleurs ne perd jamais ses droits sur notre imagination : comme elle donne toujours quelque prix aux fantaisies les plus capricieuses de la mode, elle en prête aussi trop souvent aux productions de la littérature les plus bizarres ou les plus frivoles. Il n'est donc pas à craindre que les amateurs de la lecture, quelque sévérité qu'ils aient tâché de donner à leur goût, ne trouvent encore leur curiosité suffisamment disposée à s'amuser des ouvrages du jour, qui sous un rapport quelconque auront pu mériter de faire plus ou

moins de sensation. Mais plus nous croyons cette disposition commune, plus il nous paraît important de s'accoutumer d'abord à des lectures vraiment classiques, et de s'en faire à toutes les époques de la vie une habitude journalière.

Lorsque le métier que je faisais à Paris m'obligeait à lire, pour ainsi dire, toutes les inepties, toutes les frivolités que chaque jour y voit éclore et disparaître, je m'étais fait comme un devoir religieux de ne pas passer un jour sans relire quelque morceau de Virgile ou de Racine, quelques pages de Voltaire ou de Rousseau. Madame de Sévigné ne recommandait-elle pas à sa fille établie en Provence, de relire souvent Boileau, Molière et Bossuet pour se préserver du mauvais air de la province ?

J'ai connu des hommes de beaucoup d'esprit et de beaucoup de talent, borner très-réellement l'étendue de leur capacité, corrompre, ou du moins émousser sensiblement leur goût naturel, en négligeant tout-à-fait la lecture des ouvrages de nos grands maîtres, en lisant sans choix tout ce que leur présentait le hazard, ou le cours particulier de leurs études, en ne vivant en quelque sorte qu'avec des esprits au-dessous du leur, ce qui même avait fini par leur donner la confiance la plus opiniâtre dans leurs propres lumières, l'intolérance la plus aveugle et la plus ridicule pour toute opinion différente de la leur.

La meilleure règle à suivre peut-être dans le choix de ses lectures est celle qu'il convient de s'imposer de bonne heure dans le choix de ses liaisons. Il faut toujours tâcher de vivre avec des êtres qui nous soient supérieurs à quelques égards, qui ne soient pas du moins trop au-dessous de nous mêmes, et puissent nous donner l'espérance de nous rendre meilleurs ou plus aimables, et, s'il est possible, l'un et l'autre. Il faut tâcher d'abord de choisir

des livres qui nous servent d'instituteurs, de guides et de maîtres ; ce n'est qu'après avoir bien choisi ceux-là que nous pourrons nous attacher à d'autres comme à des amis, à des amis de tous les jours et de tous les instans, parce qu'il n'y a que ceux-là dont l'amitié nous rende vraiment heureux. Ces premiers choix bien faits, tout le reste nous devient plus indifférent. Pour renouveler ses idées et ses sentimens, pour en varier le point de vue, pour se distraire et se délasser, on n'a peut-être jamais trop de connaissances ; mais il faut se garder de se livrer à ses connaissances comme à ses amis ; en ayant pour eux toute l'indulgence qu'on exige de leur part, il peut être permis de les juger, de les critiquer, de s'amuser même de temps en temps de leurs travers, de leurs ridicules comme de leurs bonnes qualités, mais pour revenir toujours avec un sentiment plus tendre et plus respectueux à ses premier liens, à ses premières habitudes.

C'est par l'effet que produit un livre sur nous que, sans une critique très-approfondie, nous pourrons toujours le juger assez bien : s'il n'étend pas l'horizon de nos idées, s'il ne leur donne pas plus de précision ou de clarté, ce n'est sûrement pas un livre instructif, du moins pour nous ; et si le sujet n'est pas tout-à-fait étranger au cercle de nos connaissances, ce livre est à coup sûr ou mal fait ou mal écrit. S'il ne nous rend pas meilleurs, plus sensibles, plus compâtissans, plus courageux, plus dévoués à la patrie, plus heureux de tous nos devoirs, fût-ce le traité de morale le plus austère, ce ne sera jamais un bon livre ; et s'il nous ennuie, c'est à coup sûr encore un livre ou mal fait ou mal écrit. En voulant donner plus de développement à cette maxime ne risquerions-nous pas d'en augmenter le nombre ?

Troubadours

Sans pouvoir fixer avec précision la première époque où parurent les poètes connus sous le nom de Troubadours, on sait seulement que leur réputation ne fut jamais plus florissante que dans le treizième siècle et sur la fin du douzième. Ce fut donc long-temps après que l'invasion des peuples barbares eut détruit ou enséveli dans la poussière tous les monumens du génie et des arts de l'ancienne Rome, dans ces temps malheureux où la corruption du gouvernement féodal avait engendré une multitude infinie de tyrans et d'usurpateurs, et où il semble que le ciel, pour venger en quelque manière le peuple de l'oppression de ses maîtres, les avait livrés eux-mêmes au joug de la superstition la plus impérieuse et la plus humiliante.

Le nom de Troubadours se rapporte parfaitement à celui de Poète que nous avons emprunté des Grecs et des Latins : l'un et l'autre expriment le talent d'imaginer, de trouver, d'inventer, de faire. Cette observation étymologique ne suffirait-elle pas seule pour confondre tous ceux qui, à l'exemple de Pascal, ont prétendu que l'art de la poésie ne consistait que dans l'arrangement harmonieux des sons et des mots, comme si leur harmonie ne nous touchait pas surtout par le rapport intime qu'elle a naturellement avec les images, les pensées et les fictions qui peuvent nous plaire et nous intéresser ?

C'est à l'expédition de Troie et à ses suites que la Grèce dut ses premiers Poètes ; c'est aux Croisades que la France et l'Italie doivent les leurs. La Grèce et l'Europe entière seraient donc peut-être encore aujourd'hui barbares, si tous ces Rois célébrés par Homère, n'avaient pas eu l'idée assez bizarre de réunir leurs ef-

forts pour aller reprendre au fils de Priam la femme de Ménélas ; ou si les Papes n'avaient pas imaginé heureusement d'armer tous les souverains de la chrétienté pour entreprendre la conquête du tombeau de Jésus-Christ. Je ne sais pourquoi l'on est convenu de nous représenter les Muses comme amies de la paix ; leur enthousiasme ne se réveille et ne s'enflamme qu'au milieu des orages de la guerre ou de l'amour ; ce furent de tout temps leurs premières Divinités, le sujet principal de leurs chants. Les siècles paisibles sont ceux de la philosophie, mais il est rare que le génie et les ans n'y dépérissent ou du moins dégénèrent. Ces vastes entreprises, ces expéditions lointaines et périlleuses, telles que la guerre sainte, ou la conquête de l'Amérique, font sur toute une nation le même effet que les voyages font sur notre jeunesse : elles donnent aux esprits une impulsion extraordinaire, elles les délivrant plus ou moins des préjugés attachés au sol de leur naissant, elles hâtent le développement des idées, les étendent, les varient, et contribuent sur-tout à les mûrir. C'est un ouvrage qui reste encore à faire, ce me semble, et qui serait bien digne d'un philosophe, que le tableau historique de toutes les suites qu'eurent les croisades, et de leur prodigieuse influence sur notre politique, sur nos mœurs, sur nos systèmes religieux et sur notre littérature. Nos Troubadours y joueraient un assez beau rôle.

Les Poètes furent contemporains des Chevaliers errans, et quelques-uns d'entre eux se distinguèrent également par leurs poésies et par leurs exploits militaires. Les plus grands seigneurs de ce temps-là ne dédaignèrent point la gloire d'être cités parmi les Troubadours, et l'on trouve à leur tête le fameux comte de Poitou Guillaume IX ; presque tous s'empressaient au moins d'accueillir et de protéger des hommes qui occupaient agréablement leurs loisirs, et dont ils attendaient la plus douce récom-

pense que la vertu puisse espérer des autres, la louange et l'immortalité. Quoique plusieurs de nos Poètes fussent d'une naissance fort obscure, les barons, les comtes, les plus grands princes n'en vivaient pas moins familièrement avec eux ; tant il est vrai que dans tous les siècles on a senti que la supériorité des talens pouvait faire oublier la distinction des rangs, et que les lettres partageaient avec l'amour le droit de rendre tous les hommes égaux. Nous sommes fâchés seulement d'avouer que nos Troubadours abusèrent souvent de cette maxime, au point d'oser offrir leurs vœux aux plus grandes princesses ; et, ce qui pourra paraître plus extravagant encore, qu'ils ne furent pas toujours malheureux. Cependant ne savons-nous pas que le Tasse et l'Arioste furent soupçonnés d'avoir eu la même témérité ; et ne trouverions-nous pas des exemples plus modernes encore, s'il en était besoin, pour prouver que de tout temps les Poètes furent de tous les hommes les plus fous et les plus audacieux.

Il faut avouer que la manière de vivre des Troubadours les exposait sans cesse aux tentations les plus séduisantes ; ils voyageaient dé château en château, et par-tout où leur réputation les avait précédés, ils étaient comblés de fêtes et de caresses : ainsi que les Chevaliers errans ils regardaient comme une chose essentielle leur état d'avoir fait choix d'une beauté à laquelle ils consacraient tous leurs vers, à laquelle ils faisaient hommage de tous leurs succès. Après la gloire de voir les plus illustres Chevaliers se battre pour la défense de leurs charmes, en était-il pour les Dames une plus douce que celle de les entendre célébrer par les plus fameux Poètes ? Comment résister au desir de se les attacher ? Le pouvait-on sans leur accorder quelques légères faveurs ? – Un sacrifice encourageait à en exiger un autre ; on finissait quelquefois par se brouiller ; le plaisir de se venger coûte

peu aux Poètes ! moins encore que celui de garder le secret de leur bonheur. C'est ce plaisir funeste qui nous a appris une infinité d'anecdotes qui devaient demeurer à jamais ensevelies dans l'ombre du silence. Nos Troubadours risquaient d'autant moins à se livrer à tous leurs ressentimens, que mécontens de l'asile où ils étaient, rien ne leur était plus facile que d'en trouver un autre : le nombre des châteaux était immense, et chacun avait ses intérêts particuliers ; ennemi de l'un, on était à-peu-près sûr de devenir l'ami de ses voisins.

Les Gaulois et les anciens Germains avaient pour les femmes cette vénération profonde, mais simple et modeste, qui formait le caractère principal du culte qu'ils rendaient à la Divinité. Les hommages offerts à la beauté dans les siècles de la Chevalerie et des Troubadours, se ressentent de la superstition minutieuse et de l'idolâtrie puérile qui régnaient dans ce temps-là. Nous ne dirons rien de la manière dont on les sert aujourd'hui ; mais il paraît constant que les femmes et les dieux ont toujours été servis de même ; il est donc de leur intérêt, pour le moins autant que de celui des Poètes, qu'il y ait une religion et que cette religion soit telle que peuvent l'exiger leurs convenances et leurs goûts. Les différentes compositions qui nous restent des Poètes provençaux sont des chansons, des sirventes, des tensons ou jeux-partis, des pastourettes, des nouvelles, ou des contes : les sirventes sont des Poëmes historiques ou didactiques, qui ressemblent assez à ces poésies des Incas sur lesquelles Garcilasso composa ses mémoires ; les tensons ou jeux-partis sont des dialogues ou des défis qui rappellent ces vers d'Horace sur l'origine de la satyre chez les Romains :

Fesconnina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Il est consolant de voir que dans ces siècles même où le despotisme religieux paraissait n'avoir plus d'obstacles à surmonter, il s'est trouvé des hommes assez hardis pour braver ses fureurs et pour tourner sa puissance fantastique en ridicule. Il n'y avait que des Poètes qui pussent tenter une entreprise aussi dangereuse ; pour dire impunément aux hommes les vérités qui peuvent imposer le plus à leur bonheur, il a toujours fallu recourir aux grelots de la folie ou aux hochets de l'enfance. Quand Solon voulut apprendre aux Athéniens à se gouverner sagement, il commença par se faire fou et Poète. Mahomet et tant d'autres ne firent-ils pas à-peu-près la même chose ? Les passions et la poésie, leur favorite, ont fait dans tous les temps du pauvre genre humain tout ce qu'elles ont voulu.

On se tromperait cependant d'imaginer que l'Église ait pardonné aux Troubadours tous les traits qu'ils osèrent lancer contre elle ; le clergé ne les aimait pas plus qu'il n'aime aujourd'hui les Encyclopédistes, et n'en était sûrement pas moins jaloux ; il paraît même démontré par plusieurs fragmens de leurs sirventes, que c'est en partie la haine des prêtres pour les Troubadours qui attira au compte de Toulouse, leur plus puissant protecteur, toutes les persécutions et tous les maux que la cour de Rome sut amasser sur sa tête. C'est un point d'histoire qui mériterait sans doute d'être mis dans un plus grand jour ; mais nous laisserons ce soin à des plumes plus exercées que la nôtre ; qu'il nous soit permis seulement d'ajouter quelques observations sur le caractère particulier de la poésie provençale. Malgré le peu de soin que se sont donnés M. de St. Palaye ou l'abbé Millot pour

faire passer dans notre langue la grace et les beautés propres aux différens genres de composition qui nous restent des Troubadours, si elles respiraient un génie vraiment poétique, il serait difficile qu'on ne l'apperçût pas, souvent même à travers la platitude des versions. On reconnaît, comme le dit Horace etiam disjecti membræ Poetæ ; mais c'est ce qu'on voit rarement dans les morceaux que ces Messieurs ont recueillis, quelque considérable qu'en soit le nombre, et quelque variés qu'en soient les sujets ; presque tous manquent également de verve, d'élan, d'images et de fictions ; on y trouve peu d'invention, presque point de poésie descriptive, et une manière en général assez uniforme. Leur grand mérite paraît consister dans un langage facile et doux, dans un ton de naïveté assez original, dans des allusions tantôt fines, tantôt recherchées, quelquefois dans des pensées hardies ou ingénieuses, trop souvent dans des pointes et dans des jeux de mots.

Quelle différence de ces poésies à celles des Hébreux, des Celtes et des Scandinaves ! Dans les unes le génie ne s'élève qu'avec peine au-dessus de l'ignorance et des préjugés d'un gouvernement ridicule et d'une religion absurde où, si j'ose m'exprimer ainsi il ne fait que percer les ténèbres épaisses d'une civilisation barbare ; dans les autres on le voit, pour ainsi dire, sortir des mains même de la nature, vivement affecté de tous les grands objets qui s'offrent à ses yeux, libre de toutes les entraves de la société, et portant audacieusement ses regards vers la vaste étendue des cieux. Les idées du poète ont peu de finesse et de variété, mais son imagination est plus profondément émue, et ses sentimens ont plus de chaleur et d'impétuosité ; l'enthousiasme est son seul maître ; sa langue abrupte et sauvage en est plus pitto-

resque, et toutes ses expressions sont pleines de feu, d'énergie et de vérité.

Je ne sais si je ne vais pas hasarder un blasphème en littérature ; mais j'ai déjà risqué dans cet article tant de paradoxes que je n'ai plus rien à perdre. Il me semble que chaque peuple conserve plus qu'il ne pense le caractère de ses ancêtres, et je trouve dans les poésies de nos Troubadours une nouvelle preuve de ce que l'on a déjà osé dire plus d'une fois : c'est que de toutes les nations de l'Europe, la nation française est la moins originale et la moins poétique ; cela est si vrai que depuis la renaissance des Lettres, la France est, je crois, le seul pays où l'on ait eu de bons Prosateurs avant d'avoir de bons Poètes : Montaigne, Amyot, Rabelais ont précédé les Regnier, les Racan, les Malherbe ; on les relit encore aujourd'hui avec plaisir, et nous ne supportons plus les vers d'aucuns de leurs contemporains.

Heutélie et Rafconie

Traduit de l'allemand de M. Philalethe,
Membre de plusieurs Académies

Heutélie.

Que faites-vous là, Madame ? Quelle est donc votre intention en me tournant et me tiraillant ainsi de tout côté ?

Rafconie.

Ne le voyez-vous pas ? C'est que je vous aime, c'est que je veux être votre bonne maman, et vous rendre par mes soins la plus

heureuse des filles.

HEUTÉLIE.

Mais, Madame, je suis déjà grande assez, ce me semble, pour prendre soin de moi-même ; et le bonheur dont je jouis suffit à mes vœux.

RAFCONIE.

Enfant que vous êtes, vous y connaissez-vous ! Je veux d'abord que mon éducation vous apprenne comment on devient la plus heureuse des filles. — Tenez-vous tranquille, ou comptez-y, je vous frapperai.

HEUTÉLIE.

Hélas ! Madame, vous avez raison, je le sens bien douloureusement. Vous le voyez, Madame, si je suis tranquille, vous le voyez, je ne bouge pas…

RAFCONIE.

Ah ! fort bien. Je vois que vous ne manquez pas d'esprit ; mais laissons-là les façons. Je suis votre mère, et plus de Madame, s'il vous plaît, ma fille.

HEUTÉLIE.

Oh ! c'est trop d'honneur. Vous me faites presque rougir. Mais, s'il m'est permis de le demander, Madame et très-chère mère, que cherche-là votre main dans mes cheveux ?

RAFCONIE.

Elle veut vous couper ces tresses qui ne sont plus de mode, et je pourrai m'en faire un tour encore assez passable.

HEUTÉLIE.

Ah ! prenez-moi plutôt toute autre chose. Ô ! chère bonne maman, épargnez, je vous supplie, mes tresses. Ciel ! comme vous me tirez les cheveux.

RAFCONIE.

Vous me fâcherez. Je ne puis souffrir l'entêtement qui n'écoute point la raison, qui méconnaît toutes mes bontés.

HEUTÉLIE.

Il faut bien que je sois bête, puisque vous, vous êtes si bonne. Mais quelles peines vos généreuses mains prennent-elles encore à ranger mon corset ?

RAFCONIE.

Àquoi bon une pareille cuirasse, mon enfant ?... Vous allez respirer bien plus librement ; votre maintien, votre démarche, tous vos mouvemens auront bien plus de grace et de facilité.

HEUTÉLIE.

Oh ! ma respiration n'est point trop gênée... De grace, laissez-moi ce corset, il couvre ce qu'une fille honnête craint de montrer.

RAFCONIE.

Ma fille, votre air capable commence à me fatiguer. Je serai forcée de vous punir. Encore une fois, tenez-vous tranquille, ou je

vous frapperai.

HEUTÉLIE.

Ciel ! vous le faites déjà, ce me semble… Mais s'il m'est permis de hasarder encore une question, ma chère maman, que veut encore ici votre trop bonne main ?

RAFCONIE.

Vous le voyez, petite folle ; elle détache ce jupon ; vous n'en avez que faire : et mes femmes de chambre, elles aiment tant à se tenir chaudement !

HEUTÉLIE.

Jusqu'à ce petit jupon ! ô ma chère maman, laissez, laissez-le-moi, c'est en vérité le seul qui me reste.

RAFCONIE.

Comment, vous, d'une constitution vigoureuse, vous, enfant de la nature, qu'avez vous besoin de ce jupon ? Est-ce pour faire de vous une poupée ? À bas donc… Je le veux.

HEUTÉLIE.

Mais il y a si longtemps que j'y suis accoutumée ! Comment pourrai-je m'en passer ? Hélas ! je me meurs de froid ; hélas ! je meurs de honte.

RAFCONIE.

Un peu de patience. Dans peu vous verrez, vous sentirez combien je vous aime, combien vous êtes heureuse. Mais que vois-je,

mon enfant ? vous riez et vous pleurez tout à-la-fois. Qu'est-ce, petite fille, êtes-vous folle ?

HEUTÉLIE.

Oui, je ris de ce que vous m'aimez si prodigieusement, et je pleure, hélas ! de m'en trouver si mal.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Entretiens_philosophiques_et_politiques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.